



DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#07 - JUILLET 2019

DOPAMINE #07

JUILLET 2019

DOPAMINE est une revue numérique mensuelle, tout public, dont les articles sont disponibles en continu sur le site. La plupart sont réservés aux abonnés qui reçoivent tous les mois la revue au format PDF. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents... Chaque article propose en complément, pour aller plus loin, des liens vers des références récentes ou plus anciennes.

DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.

Abonnement individuel : 15 euros / an (12 numéros)

Abonnement collectif (structures, associations,...) :

30 euros (- de 10 salariés) / 45 euros (+ de 10 salariés)

Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr

Image couverture Numéro #07 : Thibault de Vivies©



Sommaire

Ces articles ont été publiés une première fois sur le site de la revue, mais des corrections ont été apportées depuis.



Cahier professionnels - Actualités (page 05)

. A propos du numéro 133 de *Dépendances*, la parution de l'OFDT :
Décès directement liés aux drogues

. A propos d'un document de travail publié par la Fédération Addiction :
Binômes référents Jeux d'Argent et de Hasard en CSAPA



Needle love story / Cinéma et littérature - Flash back (page 13)

A propos du roman de James Mills et du film de Jerry Schatzberg
Panique à Needle Park



Blanco Submarine / Paroles aux dealers - Flash-back (page 29)

A propos du récit de Yann Tassin, publié par *La Manufacture de livres Editions*
Coke à bord - Le transporteur des narcos



Revue de presse - Actualités (page 39)

. A l'occasion de la publication dans *Libération* d'un article de Pierre Carrey
Dopé un jour, dopé toujours ?

. A l'occasion de la publication sur le site *vice.com* d'un entretien réalisé par Shirin Bhandari : Ce que ça fait de dealer dans le pays le plus répressif du monde

. A l'occasion de la publication de la dépêche AFP sur *lepoint.fr*
"Salles de shoot": le gouvernement ouvre la porte à de nouveaux lieux et aux fumeurs de crack



Au chat et à la souris / Série documentaire - Actualités (page 47)

A propos de la saison 3 de la série documentaire diffusée sur *Netflix*
Dope



La chaleur du cristal / Parole aux usagers - Flash back (page 59)

A propos de l'ouvrage photographique de Antoine d'Agata
Edité par *Images en Manoeuvres Editions* : Ice



Cahier professionnels - Actualités (page 67)

. A propos du n°91 de la revue *SWAPS* : Le consensus de Vienne - 62ème session de la Commission des stupéfiants

. A propos du numéro 86 de *Prospective Jeunesse - Drogue Santé Prévention*
La prohibition au quotidien

. A propos du rapport annuel de la Commission Globale de Politique en matière de Drogues : La classification des substances psychoactives Lorsque la science n'est pas écoutée



En famille / Série Télévisée - Actualités (page 76)

A propos de la série télé de Igor Gotesman, diffusée sur *Netflix* :
Family business



Revue de presse - Actualités (page 82)

. A l'occasion de la publication dans *Libération* d'un article de Emmanuel Fansten :
Opioides : Nan Goldin vise le mécénat du Louvre

. A l'occasion de la publication dans *Santé Magazine* d'un article de Caroline Franc et le Dr Olivier Phan : Comment gérer un adolescent qui boit trop ?

. A l'occasion de la publication dans *Le Monde* d'un article de Anne-Aël Durand, Jérémie Baruch et Pierre Breteau : Faut-il légaliser le cannabis en France ?
Vingt arguments pour se forger une opinion



Cité DOPAMINE #07 (Fiction) page 90

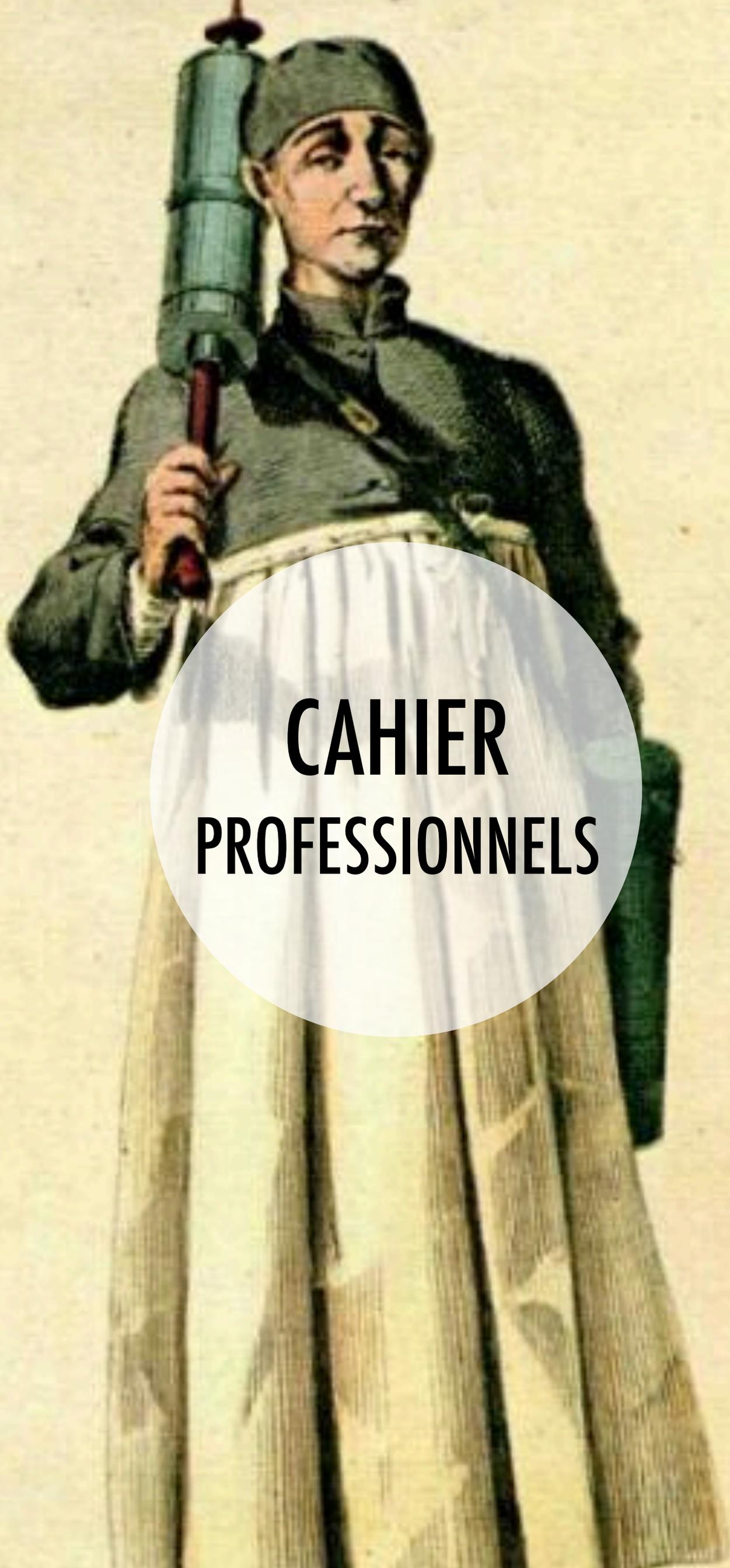


ÉDITO

A toutes les terrasses des cafés de France et de Navarre, on profite des effets psychoactifs de la drogue la plus consommée dans l'hexagone. Peut-être, à tort ou à raison, parce que c'est la meilleure diront certains, peut-être parce que c'est la plus légale, diront d'autres, peut-être parce que c'est la moins chère, la moins dangereuse ou la plus installée dans le paysage culturel français diront d'autres encore, mais tout simplement aussi finalement parce que c'est la moins montrée du doigt, pour toutes ces raisons-là, et peut-être même d'autres... En ces temps où le naturel revient au galop, des produits comme la bière, le vin ou autre alcool de fruit ou de céréales, pour peu qu'ils soient issus d'une agriculture biologique, auront toujours plus les faveurs des citoyens que les drogues de synthèse ou des substances semi-synthétiques comme la cocaïne ou l'héroïne... La "chimie de laboratoire" sera toujours plus suspecte que la "chimie naturelle", à croire que les molécules psychoactives n'ont pas les mêmes pouvoirs maléfiques ou bénéfiques, suivant que la nature nous les ait fournies généreusement ou que le laborantin soit intervenu pour les pervertir... Que Dame nature ait à voir là-dedans ou pas d'ailleurs, certains usagers ont toujours su montrer du doigt les drogues des autres et leurs usages pour mieux valoriser les leurs... « Y'a le mauvais usager, bon ben lui, il voit un truc, eh bien... Il le consomme. Mais, y'a le bon usager, bon ben lui, il voit un truc, eh bien... Il le consomme. Et ça fait toute la différence !? » Houps!!... Attention, pour d'autres encore, « Tout ça au final c'est de "la drogue", et c'est du pareil au même, et ça détruit la santé, et faut s'en éloigner à tout prix, et faut pas rigoler avec ça (même si ça peut être rigolo), et je te mettrais tout ce petit monde à l'isolement... » En attendant, un bon p'tit pastis par cette chaleur, ça n'a jamais fait de mal à personne, n'est-ce pas ? ... On se déculpabilise comme on peut...

Thibault de Vivies

(Image d'illustration : shutterstock©)



**CAHIER
PROFESSIONNELS**



Cette rubrique relaie et présente des parutions de professionnels du champ des drogues et addictions. Ces documents sont souvent en libre accès dans leur version numérique.



A propos du numéro 133 de Dépendances, la parution de l'OFDT Décès directement liés aux drogues

Difficile, avant de rentrer dans la lecture de ce numéro de *Tendances*, de ne pas avoir en tête les milliers de décès en lien direct avec les usages d'opioïdes aux Etats-Unis depuis quelques années. La France est loin d'atteindre ces niveaux-là comme nous le verrons, mais pointer du doigt les sources d'inquiétudes liées aux produits les plus concernés, permet de garder un certain niveau de vigilance pour éviter que le pire soit à venir... Il ne s'agit pas ici de comptabiliser les usagers de drogues décédés, mais de faire le point sur l'évolution des décès directement liés aux drogues (DDL) illicites et médicaments opioïdes, détournés, et ce jusqu'aux années 2015-2017 suivant les sources. Ces sources sont d'ailleurs à approfondir à l'avenir, car elles sont ici au nombre de trois mais ont parfois du mal à se recouper comme le confient les rédacteurs de ce numéro de *Dépendances*, rédacteurs qui tiennent à alerter le lecteur sur la précaution à prendre quant à la précision des chiffres... Ce n'est en tout cas pas dans ce document que les décès dus à l'alcool et au tabac seront comptabilisés, mais nous savons qu'ils dépassent annuellement les 40 000 concernant l'alcool et les 70 000 concernant le tabac. Nous sommes donc, pour ces deux seuls produits, même s'il ne s'agit pas ici de décès consécutifs à des surdoses, au niveau des chiffres de l'épidémie annuelle d'overdoses qui touche le continent

Extrait p.01

« L'épidémie de décès par surdoses aux opioïdes aux États-Unis focalise l'attention sur la question des décès liés à l'usage des drogues. Face à la crise outre-Atlantique, les pouvoirs publics se mobilisent en France et en Europe pour prévenir toute évolution qui pourrait conduire à une situation de ce type. »



Extrait p.01

« On appelle opioïde toute substance d'origine naturelle (morphine, codéine), semi-synthétique (héroïne, oxycodone) ou synthétique (méthadone, buprénorphine, tramadol, fentanyl) activant les récepteurs opioïdes dans le système nerveux central. »

Nord-Américain. Nous pouvons donc à ce titre être tout aussi inquiets. Mais l'habitude d'atteindre chaque année de tels chiffres nous fait oublier parfois l'urgence aussi de cette situation-là...

La comptabilité des décès proposée dans cette parution prend donc en compte ceux définis « *comme des décès survenant peu de temps après une consommation de substances psychoactives (drogues illicites ou médicaments psychotropes détournés de leurs usages thérapeutiques) et qui sont provoqués par l'intoxication elle-même par un produit et non par une conséquence indirecte de l'intoxication ou de l'usage de drogues.* » On parle de surdose « *lorsque la quantité prise est supérieure à la dose limite tolérée par l'organisme du consommateur.* » Ces surdoses, qui se manifestent, concernant les opioïdes, par une dépression respiratoire, peuvent malheureusement entraîner la mort. Elles touchent essentiellement, soit les usagers qui consomment pour la première fois, dit naïfs, soit ceux qui reprennent un usage après l'avoir interrompu un certain temps, soit enfin ceux qui prennent une dose supérieure à la dose habituelle, souvent accidentellement... Mais l'on peut aussi comptabiliser dans les DDLD les décès non considérés comme des surdoses car non doses-dépendant mais survenant peu de temps après la prise, suite à des complications cardiovasculaires. Des produits comme le cannabis et la cocaïne peuvent être responsables de ces décès-là chez des usagers même occasionnels mais présentant des prédispositions et des fragilités circonstancielles...

Alors, puisqu'il faut bien rentrer dans les chiffres, voici celui fourni par cette parution : au minimum 537 DDLD ont été constatés en 2017. On peut noter une nette augmentation depuis le début des années 2000, mais une stabilisation depuis 2015. Si l'on compare ces chiffres à ceux des autres pays européens, la France semble relativement épargnée



par ces décès, peut-être en raison de la grande disponibilité de la Buprénorphine Haut Dosage (BHD), médicament de substitution bien moins à risque de surdose que la méthadone prescrite plus massivement dans d'autres pays... Cependant comme il est précisé, ces chiffres français sont à prendre avec précaution, et le nombre de décès est probablement sous-estimé pour au moins une raison qui est l'absence fréquente de transmission des certificats de décès dans les cas où sont pratiquées une autopsie ou des analyses toxicologiques. La cause du décès est alors indiquée comme inconnue et n'apparaît donc jamais parmi les DDLD...

Extrait p.07

« La prévention des DDLD nécessite un engagement fort des pouvoirs publics, tant au niveau de la lutte contre le trafic de drogues et de faux médicaments que de l'accès aux soins et à la réduction des risques et des dommages (RdRD)... »

On constate que les opioïdes sont les produits les plus responsables des DDLD, et de loin. Dans ces opioïdes on compte aussi bien les antalgiques opioïdes faibles comme le tramadol, la codéine et la poudre d'opium, que les antalgiques opioïdes forts comme la morphine, l'oxycodone et le fentanyl. Il ne faut pas non plus oublier les médicaments utilisés dans les traitements de substitution comme la BHD, la méthadone ou les sulfates de morphine, mais aussi les opioïdes illégaux comme l'héroïne ou certains nouveaux produits de synthèse... Toujours est-il que la méthadone et l'héroïne sont les plus représentées dans la comptabilité des décès. En ce qui concerne l'héroïne, le nombre de décès est souvent en lien avec sa plus grande disponibilité et pureté... Pour ce qui est des autres drogues illégales, on constate une forte croissance des DDLD en lien avec l'usage de cocaïne, et une augmentation, même si elle reste plus faible, des décès en lien avec le cannabis ou les amphétamines...

On ne peut donc, comme nous l'avons déjà dit, comparer dans l'immédiat la situation française avec la situation américaine, mais l'apparition d'une nouvelle catégorie d'usagers d'opioïdes, « *des personnes plus jeunes, utilisant des opioïdes pour lutter contre des douleurs aiguës ou*



chroniques, en dehors d'un contexte de fin de vie ou de douleurs cancéreuses » mérite qu'on s'y intéresse de près car elle correspond à celle qui est la plus concernée par la crise des overdoses aux Etats-Unis et au Canada...



A propos d'un document de travail publié par la Fédération Addiction Binômes référents Jeux d'Argent et de Hasard en CSAPA

Extrait p.03

« En 2018, 2,2 millions de parieurs sportifs, 874 000 joueurs de poker et 511 000 parieurs hippiques ont placé un total de plus de 11 milliards d'euros de mise en ligne. »

Depuis la loi de 2010 et l'ouverture à la concurrence des Jeux d'Argent et de Hasard (JAH), les usagers de ces jeux, même s'ils sont encore très minoritaires, prennent de plus en plus de place dans les structures d'accompagnement. Il reste encore un gros travail à faire pour inciter les joueurs à risques à se tourner vers ces mêmes structures, et ce avant que les problèmes apparaissent... Depuis novembre 2012 une circulaire ministérielle prévoit la mise en place de binômes (un psychologue accompagné d'un travailleur social) référents dans les CSAPA (Centre de Soins, d'accompagnement et de Prévention en Addictologie), mais peu en sont encore pourvus, une soixantaine seulement. Malheureusement, comme le dit le document, les modalités d'organisations et d'actions sont hétéroclites et il est difficile de dégager un "socle commun" de pratiques. Ce document est parti de ce constat et est né d'un travail de deux ans sur le terrain, deux ans de questionnements et d'observations pour établir un état des lieux et un document de référence et de travail invitant d'autres structures à mettre en place ces binômes et accompagner leur montée en compétences...

Extrait p.04

« Les JAH et les jeux vidéos sont des activités distinctes, qui se pratiquaient autrefois dans des lieux spécifiques et séparés. Depuis le développement du numérique, ces activités s'effectuent de plus en plus via des ordinateurs ou des téléphones mobiles et ont parfois tendance à se rapprocher. »

Le document propose, pour commencer, de faire le point sur le jeu dit "pathologique" et son impact sur les joueurs. La définition proposée est la suivante : « *Appétence pour le jeu et ses effets hédoniques, psychostimulants soit dans la recherche d'un plaisir intense ou pour soulager un malaise intérieur, alliée à une perte de contrôle avec la poursuite du comportement de jeu malgré ses effets négatifs qu'ils soient physiques, psychiques ou sociaux. Les jeux d'argent et de hasard recouvrent les jeux de loteries, de grattage, les paris hippiques ou sportifs, les jeux de casinos et le poker.* ». Des espaces de vente physiques sont à disposition des joueurs, ceux où la FDJ et le PMU opèrent, mais aussi les casinos qui doivent bénéficier d'une autorisation particulière pour ouvrir. Les espaces dématérialisés sur le net ont pris eux un certain essor avec à ce jour 14 opérateurs disposant d'un agrément...

La montée en puissance de ces jeux en ligne n'est pas étrangère à une augmentation croissante de la pratique de ces JAH et une augmentation des usages problématiques, même si ces usages problématiques restent largement minoritaires parmi les joueurs. En dépit de l'interdiction légale, on constate que les mineurs sont eux aussi concernés par ces usages, malgré la mise en place de quelques garde-fous. Ces jeunes joueurs peuvent avoir été initiés ou pas par leurs aînés et financent la plupart du temps leur pratique avec leur argent de poche ou celui récolté suite à la vente d'objets personnels ou en lien avec des petits trafics. On remarque également que le lien entre JAH et jeux vidéo est de plus en plus marqué... Que ces joueurs soient majeurs ou mineurs, on constate que leur consommation de tabac et d'alcool est supérieure à celle des non-joueurs et que les comorbidités sont plus fréquentes chez eux... Bien entendu l'impact du jeu pathologique est désormais très bien documenté. Les conséquences peuvent être psychologiques, sociétales, financières, judiciaires, psychosomatiques, familiales et



Extrait p.08

« Au Québec, le RISQ a développé une approche innovante en matière d'addiction aux jeux de hasard et d'argent : la Thérapie Conjugale Intégrative (TCI). Elle intègre la dimension du couple comme un levier essentiel dans la prise en charge des joueurs pathologique. Le format d'intervention consiste en des rencontres conjugales, et ce, dès le premier entretien, auprès de couples dont l'un des membres est joueur pathologique. »

professionnelles (*détails dans le document*). Le risque suicidaire chez certains joueurs pathologiques n'est pas à négliger non plus...

En somme, même si le secteur est réglementé et fixe des obligations de régulation aux opérateurs de jeux, obligations qui consistent à prévenir les usages pathologiques et à protéger les publics vulnérables, il est parfois difficile pour certains de ces opérateurs d'aller plus loin que le cadre réglementaire, et proposer une offre de prévention ou de réduction des risques à la hauteur des enjeux... C'est la raison pour laquelle la présence de référents sur le terrain, et leur mission d'accompagnement des pratiques, sont essentielles. Ces missions d'accompagnement des problématiques d'addiction sans substance sont, depuis 2008, intégrées dans la mission globale des CSAPA qui ont affaire à une population concernée de plus en plus importante, même si la demande est souvent tardive. Il s'agit alors justement pour ces binômes référents de pouvoir agir en amont à différents moments stratégiques, et donc pour cela "d'aller vers" les usagers. La prévention consiste alors à informer, déconstruire les représentations de banalisation, améliorer les prises de conscience, et permettre l'autoévaluation ainsi que l'information sur un éventuel suivi et une prise en charge... L'intervention précoce consiste, elle, à tenter d'intervenir au plus tôt auprès des populations à risque en développant un environnement favorable en lien avec les professionnels concernés, à favoriser alors encore le repérage en se rendant sur les lieux mêmes d'usage comme les bars PMU... La réduction des risques et des dommages consistera à minimiser les conséquences négatives des usages par la régulation sans oublier le plaisir du jeu récréatif... Le soin visera, lui, alors à reprendre le contrôle sur le comportement sans imposer une quelconque abstinence souvent inefficace en première intention... Les consultations vont permettre de co-élaborer



avec le patient un projet d'accompagnement, souvent en lien avec l'entourage familial, impacté lui aussi. Un certain nombre d'outils sont à la disposition des intervenants et des joueurs, outils qui sont pour la plupart aussi ceux déployés pour les usagers de substances...

Une chose est sûre, l'intervention auprès de cette population de joueurs à risque pathologique ou étant déjà impactée par des usages problématiques, n'est pas à prendre à la légère et doit être coordonnée au mieux au sein des CSAPA mais aussi sur l'ensemble du territoire national. Cette légalisation de pratiques à potentiel addictif, comme pour les psychotropes, doit être accompagnée pour que le plaisir et l'excitation du jeu restent au rendez-vous en laissant à la marge ses côtés plus obscurs...

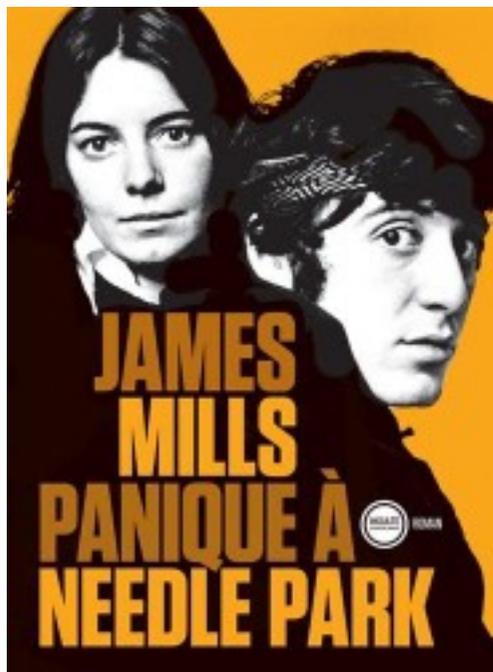


NEEDLE LOVE STORY

CINÉMA ET LITTÉRATURE
DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN
(FLASH-BACK)



Littérature, cinéma et télévision se sont souvent associés, ou du moins suivis, du texte à l'écran, pour essayer de mettre en images, plus ou moins fidèlement, des oeuvres littéraires qui comptent... La thématique des usages ou trafics de drogues est donc aussi de la partie quand il s'agit de représenter à l'écran les histoires, plus ou moins autobiographiques, de ceux qui se sont exprimés sur ce sujet... C'est à l'occasion de la publication dans *Le Monde* d'un article de Samuel Blumenfeld parti à la découverte d'Al Pacino, que nous revenons, comme lui, sur cette *Panique à Needle Park* qui révéla le célèbre acteur américain...



A PROPOS DU ROMAN DE JAMES MILLS
PUBLIÉ EN FRANCE AUX EDITIONS INCULTE EN 2016
PANIQUE À NEEDLE PARK

1ÈRE
ÉDITION

JANVIER

1966

Il aura fallu une cinquantaine d'années au roman de James Mills pour paraître en France, peut-être parce que le film qui en a été tiré est devenu un incontournable des films de drogues du début des années 70, un film emblématique d'une époque de consommation endémique d'héroïne à New York et d'une nouvelle façon de filmer entre fiction et documentaire... Mais tout avait commencé par un récit journaliste et une enquête photographique auprès d'héroïnomanes dans un petit coin de Manhattan. S'en est suivie l'écriture d'un roman adapté de cette enquête. *Panique à Needle Park*, l'enquête, le roman, le film, est un mélange de fiction et de réalité, ou quand cette fiction se met au service de cette réalité du moment, une somme d'images et d'informations dont on peut



Extrait p. 08

« L'héroïnomane espère que le shoot sera au moins assez fort pour le mettre d'équerre pendant quelques heures. Il peut juger immédiatement de la qualité de la drogue utilisée. Si elle est assez forte, il se calme, les frissons de fièvre disparaissent et il peut se remettre tout de suite en route pour trouver l'argent nécessaire à l'achat de la prochaine dose. »

Le narrateur

aussi penser qu'elles alimentent encore l'imaginaire collectif, parfois raccourci, autour d'un produit comme l'héroïne et l'un de ses modes de consommation, à savoir l'injection. Le shoot restera malheureusement le geste emblématique de l'usage de ce produit, alors qu'il ne lui est pas réservé et surtout que l'héroïne peut se consommer, on le sait, prisé ou inhalée...

“Le poids des mots, le choc des photos“

En février 1965 paraît dans le magazine américain Life un grand dossier (photos et textes) au titre évocateur : "Drug Addiction - Part 1 / The nightmare world of the junkie", Addiction aux drogues - partie 1 / Le monde cauchemardesque d'un junkie. Le reportage photographique est signé de Bill Eppridge et le texte du journaliste James Mills. L'ensemble du reportage, photos et textes, est consacré à un couple d'héroïnomanes New-Yorkais : Karen et John, et témoigne du parcours de vie au quotidien de ces deux jeunes gens accros à la poudre, blanche à l'époque. Les photographies en noir et blanc sont très réalistes, et le texte qui les accompagne l'est tout autant. Ce sont les deux mois passés aux côtés de Karen et John et de leur entourage, à raison de vingt heures par jour, sept jours sur sept, qui ont permis à Bill Eppridge et James Mills, bien briefés avant par le bureau des narcotiques de New York, de rendre compte, le plus fidèlement possible, de la réalité du couple et des problématiques liées à la consommation d'héroïne dans les rues de New York à cette époque-là. On est loin alors des consommations récréatives psychédéliques du Summer of Love. L'héroïne blanche a fait son apparition en masse sur le continent américain dans les années 60, importée du vieux continent par la *french connection*, avant que les cartels mexicains prennent le relais bien plus tard. A l'époque le produit fait des ravages et l'Amérique n'a pas encore officiellement déclaré "sa guerre à la drogue"...

Le reportage se concentre donc sur un couple de jeunes blancs et reste au plus près d'eux dans leurs moments d'usage. On y voit leurs séances d'injection, les effets du psychotrope, les douleurs



du manque, le rapport de soutien qu'ils entretiennent l'un envers l'autre, et quelques sourires aussi malgré tout et bien heureusement... A aucun moment Bill Eppridge et James Mills ne jugent la consommation de Karen et John. Ils l'observent à distance, en toute objectivité. L'Amérique découvre alors, si elle ne l'avait pas déjà fait, que la consommation d'héroïne n'est pas réservée qu'à la population noire des ghettos, même si Nixon un peu plus tard s'empressera d'associer le produit à cette communauté pour mieux la stigmatiser...

Bien entendu, passer autant de temps auprès de Karen et John, récolter autant d'informations sur l'usage d'héroïne, sur le fonctionnement du trafic, sur l'entourage du couple et son environnement urbain, invite James Mills, le rédacteur de l'article de Life, à poursuivre l'aventure et raconter cette fois-ci l'histoire fictionnelle de Bobby et Helen, en s'y associant en quelque sorte comme nous le verrons...

Une docu-fiction narrative

Extrait p. 53

« Pour le moment, je deale juste pour pouvoir me payer ma dope. Quand les mecs te disent qu'ils claquent cinquante balles par jour dans la dope, c'est des conneries, parce que c'est impossible de savoir combien tu dépenses là-dedans. Y'a pas de prix fixe quand t'es junkie. »
Bobby

Deux ans après la sortie du reportage, en 1967, James Mills fait paraître en librairie un roman intitulé dans sa traduction littérale en français : "Panique à Needle Park". Même si ce texte a des allures de récit journalistique à plusieurs voix, il est présenté comme un roman. Mais toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, n'aura rien de fortuit... Needle Park existe bel et bien, n'est pas vraiment un parc, mais plutôt le nom donné à l'époque par les New-Yorkais à Sherman Square, qui n'est pas vraiment un square mais plutôt un îlot de béton au croisement de Broadway Av., d'Amsterdam Av. et de la 71ème rue, seul lieu de Manhattan où les usagers pouvaient facilement se fournir en dehors d'Harlem, quartier au Nord du district considéré à l'époque comme particulièrement dangereux pour un promeneur blanc... C'est dans ce petit bout de Manhattan en tout cas, autour de deux trois bancs publics, que se retrouvent les usagers du quartier, pour se poser, se reposer, se fournir, se réchauffer humainement, et échanger. C'est aussi autour de Needle Park que Bob, 21 ans, et



Extrait p. 74

« En plus, maintenant, je me suis mis à arnaquer ou à braquer les gens. Tout ça, c'est à cause de la dope, ça te fait faire des trucs dont t'as pas envie. Maintenant, je peux sortir dans la rue, agresser quelqu'un lui voler un truc, et je m'en fous. Par contre, quand j'entends un type qui affirme que les junkies tueraient père et mère pour une dose, j'arrête tout de suite la discussion parce que les gens n'en savent rien, ils croient tout ce qu'ils lisent. »
Bobby

Helen, 23 ans, jeune couple d'amoureux, vivent, se fournissent et se shootent... Un journaliste, qui n'est autre que le double de James Mills, l'auteur, s'est invité pour enquêter sur leur parcours de vie, leur rencontre, leur mode de fonctionnement autour de leur usage d'héroïne, leurs déboires, le deal, leurs rapports à la police, le manque, etc... James Mills donne la parole à ses personnages qui se racontent longuement dans un récit souvent à la première personne, que ce soit celle du narrateur, de Bob ou d'Helen. Chacun à tour de rôle nous racontera à sa manière ce temps de vie, mais aussi ce qui les a amenés là... Bob a commencé par une consommation d'herbe vers l'âge treize ans, puis a fini par prendre de la Benzédrine, des barbituriques et des médicaments opiacés comme le Dilaudid. L'héroïne, il l'a découverte par l'intermédiaire de son frère Hank, et elle ne l'a plus quittée... Helen aussi, Bob l'a découverte par l'intermédiaire de Hank, et il ne l'a plus quittée. Elle squattait à ce moment-là l'appartement de Hank et de sa femme Nancy, mais ne consommait pas d'héroïne et ne voulait pas de ça dans sa vie. Par contre, elle se prostituait déjà et financera grâce à ça la consommation de son amoureux. L'héroïne elle y viendra finalement suite à une terrible rage de dents. La douleur était si insupportable qu'elle demandera à Bob de lui faire une injection. Helen s'emparera alors du produit autant que Bob, ce qui va compliquer son travail de prostituée et donc les difficultés pour financer les deux addictions, la sienne et celle de son compagnon...

Helen et Bob dédient désormais leur existence à la quête du produit et à son usage. Rien d'autre ne compte pour eux à ce moment-là. C'est la déesse héroïne qui dicte leur quotidien. Le matin au réveil, une première injection permet de remettre la machine en route. Il faut ensuite sortir pour trouver les sous nécessaires à l'achat de sa dose quotidienne. Pour cela, Helen et Bob sont prêts à commettre des petits délits, et s'ils ont déjà connu la prison, par courts séjours successifs, ce n'est pas à cause directement de leur usage illégal d'un produit prohibé mais des menus larcins commis à droite à gauche. On se débrouille au mieux pour financer la consommation d'un produit qui



Extrait p. 121

« Moi, je voulais me défoncer. Je m'ennuyais. Je me sentais tellement "normale". Mais quand je me suis fait hospitaliser, c'était dans l'idée de décrocher et de rester clean. Je ne voulais plus toucher aux drogues de ma vie, ou retomber dans les mêmes travers. Mais bien évidemment, quand je suis sortie, Bobby s'était fait serrer. Et j'ai recommencé direct. »
Helen

anesthésiera un temps la douleur du manque, car il s'agit essentiellement pour eux, à ce niveau d'addiction, de tout faire pour ne pas se rendre malade. Le souvenir du tout premier flash est loin désormais. On fait à présent au mieux pour lutter contre les symptômes du manque. L'usage a pour objectif la sédation. La défonce, non pas pour le plaisir extrême, mais pour ne plus rien ressentir... Quatre injections par jour semblent être la moyenne pour Helen et Bob, alors il ne faut pas s'appesantir sur soi et poursuivre indéfiniment la quête de produit. S'il est acheté en quantité suffisante pour que la dose quotidienne soit atteinte, alors on peut en revendre une partie. Les usagers revendeurs, en plus ou moins grande quantité, sont monnaie courante à Needle Park, mais attention de ne pas avoir consommé tout son stock avant la revente... Et si la consommation quotidienne est vraiment importante, ce qui est le cas d'Helen et de Bob, alors la prostitution régulière de la jeune femme permet de subvenir au besoin de chacun. Le quartier n'est pas dépourvu d'hôtels bon marché, qui servent d'hôtel de passe pour les femmes héroïnomanes qui ont fait ce non-choix...

James Mills fait dans les premiers chapitres une description très documentée de l'univers des héroïnomanes de Needle Park, mais il nous dépeint un monde qui semble particulièrement noir, désespéré et désespérant. L'observation des usagers l'a conduit à des conclusions souvent hâtives, à des raccourcis et à des généralités dont on peut regretter qu'elles alimentent les a priori et les idées reçues habituelles sur le sujet. Pour Mills, « *Le toxicomane se néglige la plupart du temps, ses habits sont rigidifiés par la crasse... Tous les toxicomanes passent pour des enfants immatures, toujours en demande et jamais généreux... Sans héroïne dans le sang, les drogués sont plutôt moroses et tourmentés... Pour leur quête de la dose, ils peuvent faire preuve de force extrême ou de capacités insoupçonnées... Une des caractéristiques dominantes du toxicomane réside dans son impulsivité extrême lorsqu'il s'agit d'abdiquer et de ne pas prendre ses responsabilités... L'angoisse hante et tarade le toxicomane, et seule l'héroïne peut y remédier...* » Malheureusement, ces



généralités, dont le texte de Mills n'est pas le seul malheureusement à les mettre en avant, vont hanter les représentations collectives sur le toxicomane, associé très souvent à l'héroïnomane, sans distinction de produit. La drogue emblématique de la déchéance de l'utilisateur, présentée et imagée sans finesse à droite et à gauche, restera l'héroïne...

Panique à bord

Quand le récit commence, malheureusement pour eux, Bobby et Helen subissent de plein fouet une période de pénurie de produit, appelée "panique", qui bouscule leur quotidien en aggravant leurs difficultés à se procurer l'héroïne, et par la force des choses les risques pris et les dommages causés. Même s'ils sont poly consommateurs, l'héroïne reste, comme on l'a dit, leur produit de prédilection, alors quand la "panique" débarque, leur routine d'héroïnomane est bousculée... La pénurie peut s'expliquer de deux manières. Soit une saisie particulièrement importante a été réalisée par la police et impacte la disponibilité du produit dans le secteur où la marchandise était censée être vendue, soit les grossistes retiennent la marchandise un temps, celui de faire grimper les prix d'un produit alors plus rare...

Extrait p. 46

« Ca sera mieux que la came de Tony, parce que de toute façon, il n'a jamais eu que de la merde, tu peux pas dire le contraire, et je vais lui tuer son business. Et si c'est vraiment la panique, alors on aura toujours un truc sous la main, parce qu'un grossiste avec de bons contacts trouve toujours un moyen de se démerder. C'est pas la peine de traîner dans les rues quand tu as de supers plans. »

Bobby

Bob fait partie de ces usagers revendeurs. Il se fournit habituellement auprès d'un certain Little Tony, grossiste qui lui vend des doses en petites quantités, à charge alors pour Bob d'en faire l'usage souhaité et d'en revendre une partie. Mais Bob a d'autres ambitions désormais et veut être calife à la place du calife et supplanter Little Tony. Il veut entrer en contact avec Santo, le big boss du trafic new-yorkais, et se fournir directement auprès de lui... Bob ne supporte plus la comparaison avec son frère Hank, de quatre ans son aîné, de presque deux mètres de haut, avec un charisme à la même hauteur. Hank est aussi usager, et le roi du cambriolage. Ses séjours en prison lui confèrent une aura que Bob lui envie. Alors, même si ce n'est pas dans son tempérament de changer ses habitudes de vie, le jeune homme a trouvé la motivation pour tenter le coup qu'il avait préparé lors de son

dernier séjour en prison. Il a donc l'ambition de devenir grossiste pour gagner plus d'argent, acquérir une certaine reconnaissance dans le quartier et être sûr aussi qu'il aura toujours à disposition une quantité d'héroïne suffisante pour se shooter, soulager le manque inévitable et subvenir aux besoins d'Helen, surtout en temps de pénurie comme celle qu'ils traversent en ce moment... Bien entendu cette ambition pourrait paraître irréaliste, mais pas pour Bob qui n'est pas du genre à abandonner la partie et est plein de bonne volonté...

Quand le journaliste narrateur apparaît et entre en contact avec Bob, après avoir tenté pendant plusieurs jours de trouver quelqu'un prêt à être accompagné pendant une journée type de toxicomane, le jeune homme est presque fier de lui faire découvrir son monde, avec sûrement l'arrière-pensée, sous-entend le narrateur, qu'il faudra bien à un moment ou à un autre sortir la monnaie... Le journaliste accompagne le couple dans leur quotidien, à distance pour commencer. Il ne fait qu'observer. Il est présenté à leurs amis, les suit dans les lieux d'injection, chambres d'hôtel ou appartements prêtés, et assiste à leurs usages ou aux affres du manque... En temps de pénurie, on fait avec les moyens du bord. On consomme du Dilaudid en comprimés, des barbituriques en pilules. On s'injecte ce que l'on trouve à disposition, des amphétamines par exemple (appelées bombitas), ou de la cocaïne, deux stimulants qui peuvent aussi se combiner avec l'héroïne, ce que beaucoup d'injecteurs font d'ailleurs. Quand l'héroïne est à disposition, elle est particulièrement coupée au sucre et à la quinine, plus amère, pour masquer le goût sucré... Panique aidant, on s'injecte tout et n'importe quoi dans l'espoir de soulager au mieux le manque et ses manifestations douloureuses. Légendes urbaines ou pas, on parle d'usagers s'injectant de la colle, du cirage dilué... Les problématiques de réduction des risques et des dommages sont ici bien entendu particulièrement prégnantes. On réutilise plusieurs fois la même seringue, ou on la partage à plusieurs. Les autres matériels d'injection sont loin d'être stériles. Un bouchon métallique de bouteille fera office de cupule. Du fil électrique en nylon servira de garrot...

Extrait p. 38

« La cocaïne et les "bombitas" sont deux types de stimulants, et lorsqu'ils sont combinés avec l'héroïne, qui est un "downer", cela crée un rush électrisant, un flash, bien plus agréable encore que l'héroïne seule. C'est un speedball, et tous les camés ici ne rêvaient que de ça. »

Le narrateur



Extrait p. 22

« Pas de problème, traîne dans le coin autant que tu veux. T'as l'air d'être un chic type. Genre droit dans ses bottes, tu vois ? La plupart des gens, quand tu les vois la première fois, je ne sais pas trop quoi penser d'eux. Y'a un truc qui cloche, tu vois ? Un détail qui fait que tu sais qu'ils vont te le faire à l'envers. Mais t'es pas comme ça. »
Bobby au narrateur

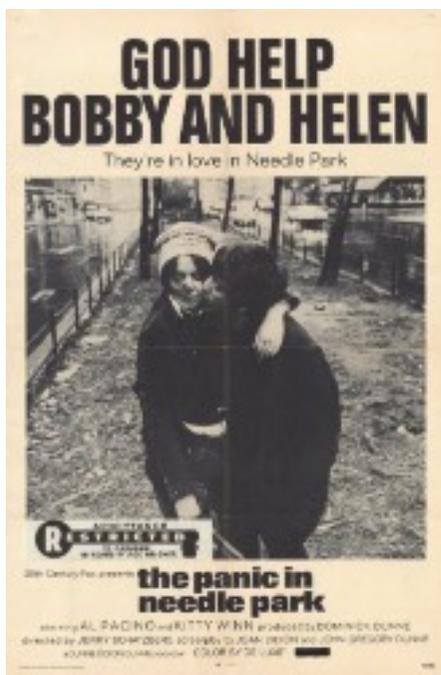
Un compagnon de confiance.

Le journaliste assiste à leurs discussions, compatit à leurs problèmes du moment, les aide quand un de leurs camarades fait une overdose, emmène Helen à l'hôpital quand elle est en danger, écoute leurs plaintes, leurs complaints, leur désir de sevrage, de changement d'environnement... Il a gagné leur totale confiance. Il ne comprend pas d'ailleurs comment Bob et Helen peuvent être aussi peu suspicieux quant à ce que le journaliste pourrait révéler de leurs affaires auprès des autorités. L'explication vient peut-être tout simplement, d'après le psychiatre rencontré par le narrateur, du fait que le journaliste n'est pas condescendant avec eux. Il est à l'écoute, sans jugement, dans une posture d'apprenti qui se laisse instruire par les deux héroïnomanes qui sont alors, eux, dans une position d'experts apprenants, ce qui les valorise... Bob va même jusqu'à demander au journaliste de l'accompagner auprès de Santo, le big boss, dans un laboratoire de coupe d'héroïne. Santo a accepté la proposition de Bob de vendre directement son produit sans passer par Little Tony... Les affaires marcheront un temps, jusqu'à ce que, malheureusement, Bob se fasse voler une partie de son stock de poudre blanche...

La dernière partie du roman nous proposera la rencontre avec un jeune policier, Hotchner, membre de la brigade des stupés. Le journaliste accompagnera l'inspecteur et en apprendra beaucoup plus sur le fonctionnement du trafic, sans jamais lui-même rien dévoiler des affaires de ceux qui sont devenus un temps des compagnons de macadam... Il apprendra par exemple comment des usagers comme Helen peuvent éviter la prison en donnant quelques noms qui permettent de faire des saisies dont quelques doses alimenteront la consommation de l'héroïnomanes. Il apprendra comment des grossistes comme Little Tony se protègent en acceptant de laisser une part de marché à Bob et s'en servir alors de bouc émissaire le jour où il sera arrêté... Dans ce milieu, trafiquants, usagers et policiers cohabitent dans un microcosme où chacun va défendre ses intérêts et essayer de tirer au mieux la couverture à soi. Faut bien vivre...



Alors, même si le roman-récit de James Mills ne se veut pas diabolisateur, il reste très sombre et peint une situation de vie loin d'être satisfaisante pour les protagonistes qui voient chacune de leurs tentatives de sevrage ou d'échappatoire échouer. Il ne faut donc pas oublier qu'il dépeint une réalité circonstancielle de consommateurs en marge de la société à une certaine époque New-Yorkaise. Encore une fois, il ne s'agit pas bien entendu de faire de l'exemple d'Helen et Bobby une généralité, au risque d'alimenter alors, nous l'avons déjà évoqué, des représentations parfois erronées de l'usage contemporain des opiacés...



A PROPOS DU FILM DE JERRY SCHATZBERG PANIQUE À NEEDLE PARK

SORTIE

JUIN

1971

Le film, lui, puisqu'il est exempt de commentaire narratif, se concentre plus encore sur la relation entre Bobby et Helen. Après avoir lu le récit de James Mills, l'oeuvre cinématographique paraît presque édulcorée. L'on sait qu'à sa sortie aux Etats-Unis elle fut amputée de quelques scènes, et qu'en Angleterre elle fut interdite de sortie pendant quelques mois. On imagine que ce sont les scènes d'injection, filmées de manière réaliste et de très près, qui ont alerté les comités de classement des films, cherchant à ménager la sensibilité des spectateurs. Et pourtant elles ne sont qu'au nombre de deux ces injections, mais comme elles sont associées bien entendu ici à l'usage d'héroïne, elles relèvent presque de l'intime et surtout de l'interdit. Ce mode de



consommation reste encore pour les spectateurs de l'époque, et sûrement encore pour les spectateurs d'aujourd'hui, un geste fort, car il trimbale avec lui un symbolisme malheureusement chargé... Le film appartient tout de même à ces œuvres qui ont bénéficié de l'abolition du "Code Hays" code de censure appliqué de 1934 à 1966 et ont alors permis d'aborder à la fin des années 60 ou au début des années 70, des thématiques sensibles... Le film est âpre souvent, mais pourtant, contrairement au roman, bien moins noir. Même si l'on retrouve beaucoup des personnages du roman dans cette fiction cinématographique, l'adaptation reste assez libre heureusement et laisse place à beaucoup de moments assez légers et vivants. A aucun moment, il ne s'agit de s'apitoyer sur le sort des usagers, bien au contraire...

A love story

Extrait

« Chico : Une vraie panique. Pire qu'en 1968. Les dealers font exploser les prix.

Sammy : C'est même pire qu'en 1964. Il y a des types en manque dans la rue. Ça dégueule dans les impasses !

Chico : C'est l'année des élections, voilà pourquoi on manque de came. »

"Que Dieu sauve Helen et Bobby. Ils s'aiment à Needle Park". Cet en-tête d'affiche du film nous dit bien que cette fiction se veut avant tout une histoire d'amour, même si c'est sur fond de consommation d'héroïne. Le film ne peut bien entendu être qu'un raccourci du roman. Il fallait donc choisir son angle d'attaque en quelque sorte. Ce qui fragile les deux personnages, et en même temps les portent, c'est presque plus leur relation que leur usage. On se concentre ici sur l'histoire d'amour d'Helen et de Bobby sans chercher à faire l'étude approfondie des problématiques liées à leur consommation d'héroïne et à sa pénurie. Malgré tout, le ton et l'ambiance sont là... Le scénario a été écrit par le couple d'écrivain Joan Didion et John Gregory Dunne après une nouvelle enquête approfondie sur le terrain auprès des toxicomanes de Needle Park. Les deux scénaristes ont vécu à l'Alamac Hôtel (au croisement de Broadway et de la 71ème rue Ouest) pendant plusieurs semaines pour observer les occupants de ce fameux Needle Park et compléter les informations et l'histoire du roman dont le frère du scénariste, Dominick Dunne, producteur, avait acheté les droits... Le scénario et le film ont une approche finalement assez différente du roman. Les personnages d'Helen et de Bobby sont bien là, mais ils sont plus âgés que dans le roman



Extrait

« Helen : Tu vas te tuer avec ça.

Bobby : Je ne suis pas accro.
Juste une petite fête.

Helen : Le grand frisson, chez Marco, tu sais ce que c'était ?
les gâteaux à l'herbe. »

et, du moins en ce qui concerne Helen, bien moins installés dans une consommation d'héroïne au démarrage de la fiction. Quand le film commence en effet, Helen n'est pas encore usagère et ne se prostitue pas. Contrairement au roman, elle est dépeinte comme une jeune femme un peu naïve et perdue dans Manhattan, loin d'être à sa place, subissant la situation, et accrochée à son homme, plein d'énergie et de joie de vivre. La jeune femme du roman était bien moins timide et sensible et bien plus désabusée...

Bobby rencontre Helen au tout début du film quand il va livrer un sachet d'herbe à un artiste-peintre qui accueille ce jour-là une jeune femme visiblement mal en point. Bobby va décider de la suivre jusqu'à l'hôpital où elle va subir un avortement, et il va tenter de la séduire... Bobby, la trentaine, l'âge du comédien au moment du tournage, arrive à se faire aimer de la jeune femme grâce à une soif de vivre qu'elle semble avoir un peu perdu. Helen et Bobby passent de très bons moments ensemble, et comme elle n'a visiblement pas d'endroit où vivre, elle va s'installer dans la chambre d'hôtel où séjourne le jeune homme et qu'il paie grâce à de petits larcins et du deal à petite échelle. Il consomme déjà de l'héroïne en injection, sans s'en cacher d'Helen qui n'est pas du tout consommatrice, semble même bien loin de ce monde-là, mais ne s'en formalise pas. Bobby, grâce à son tempérament, l'amuse beaucoup et éveille sa curiosité... Il la présente à tous ses amis de circonstance et usagers du quartier, mais aussi à son frère Hank qui lui n'est pas, dans le film, consommateur régulier d'héroïne, juste occasionnel. Il se promène en costard cravate et fait la leçon à son frère cadet qu'il présente tendrement comme un bon à rien...

Suivre le mouvement

Le spectateur suit le mouvement et se laisse entraîner, tout comme le journaliste dans le roman, ou Helen dans le film. La jeune femme s'accroche à Bobby comme à une bouée de sauvetage, n'aime pas se retrouver seule dans le lit au réveil, puis se laisse porter, et va même jusqu'à aller récupérer un colis pour lui en pleine nuit à Harlem. Elle ferait tout pour Bobby visiblement, sans se poser trop



Extrait

« Bobby ne vous a jamais parlé de la panique ? D'ici un mois, il mouchardera pour deux doses de came. Ils mouchardent tous. Un jour on voit dans le journal que les flics ont saisi 100 kilos d'héroïne sur les quais. Personne ne lit l'histoire mais pendant six mois les camés se tordent de douleur dans la rue et mouchardent. Rappelez-vous ça : les camés mouchardent toujours. »
L'inspecteur Hotchner à Helen

de questions. Helen et Bobby vivent au jour le jour, et semblent s'aimer profondément... L'univers reste celui des usagers d'héroïne de Needle Park, mais aucun sort n'est jeté à ce bout de trottoir où l'on ne posera la caméra qu'à de rares occasions finalement. Les personnages, et surtout Bobby, sont intenable, toujours en action, sans réussir à se poser vraiment, ou alors pendant les moments d'injection qui sont soit solitaires soit collectifs dans des squats provisoires... Bobby essaie tant bien que mal de survivre financièrement dans ce milieu. Même s'il fait le fier, sa situation est fragile, si bien qu'il finit par se faire virer de la chambre d'hôtel qu'il occupait avec Helen car il ne peut plus payer son loyer...

Comme dans le roman de James Mills, la "panique" est là et bien là, et se fait pressante tous les jours un peu plus. Il faut alors se démener d'autant plus pour trouver de quoi financer une consommation plus coûteuse et éviter le manque. Même les policiers ne trouvent plus personne à pincer puisque les transactions se font rares... Les choses vont se compliquer quand Helen décide d'expérimenter l'héroïne, un peu par curiosité, un peu par mimétisme, un peu pour comprendre ce qu'il y a à retirer de bon de cet usage... Quand Bobby s'en rend compte, on assiste à une scène particulièrement forte, sans mot ou presque, juste le regard de compassion et d'amour d'un homme qui lit dans les pupilles en tête d'épingle de son amoureuse qu'elle traversera les mêmes épreuves que lui. Helen et Bobby sont désormais liés par le produit... En difficulté financière, Bobby accepte la proposition de son frère Hank de l'aider pour un cambriolage. Ce dernier devra être reporté car Bobby fera une overdose dans la nuit. A peine tiré d'affaire, il repart dans cette tentative de cambriolage mais se fait arrêter, seul, Hank ayant réussi à s'échapper... C'est en prison que la fameuse idée de travailler directement avec Santo comme responsable de zone germe dans son esprit, et ce pour les mêmes raisons que dans le roman, à savoir être le plus à l'abri possible financièrement et pouvoir disposer à tout moment du produit, même en temps de pénurie généralisée.



Extrait

« Salope ! Tu fais la putain dans toute la ville !
Tu vends tes fesses pour te piquer ! Je voulais t'épouser. J'allais épouser une putain ! Tu te rends compte ? »
Bobby à Helen

A la sortie de prison de Bobby, qui est tout excité par son projet de prise en main du trafic, la situation d'usage d'Helen ne s'est pas améliorée, loin de là. Pour financier sa consommation d'héroïne, qui a atteint 80 dollars par jour (Pour vous situer, le sandwich est à un dollar à l'époque), la jeune femme a décidé de se prostituer régulièrement, ce qui met hors de lui Bobby qui mettra beaucoup de temps à se calmer... Le projet de Bobby est mené malgré tout à bien. Il rencontre Santo, récupère deux enveloppes de produits, en vend une, tout en en consommant une partie, mais se fait malheureusement dérober l'autre. Il faut alors repartir à zéro... Les deux amoureux seraient prêts à tout abandonner et s'installer loin de la ville et de ce qui les tire vers le bas, mais tout semble devoir les ramener à Needle Park, lieu de vie que Bobby n'arrive plus à quitter car il y a ses repères, ses habitudes de vie et ses compagnons de route. Et même quand un animal de compagnie, en l'occurrence un chiot, est acheté pendant une courte balade à la campagne, il disparaît accidentellement sur le chemin du retour... Les deux tourtereaux sont enfermés dans leur consommation et reprennent très vite leurs mauvaises habitudes. Helen se fait arrêter pour vol à deux reprises et ne pourra échapper à la prison qu'en donnant Bobby à l'inspecteur Hotchner qui sait user de sa position pour ne lui laisser aucun choix... Il n'y a pas vraiment de fin à cette oeuvre cinématographique, ou alors à une boucle dans laquelle les personnages sont entrés, celle de l'addiction à laquelle doit faire face les deux amoureux...

“Panique à Needle Park“ marquera l'année de sa sortie et restera dans les mémoires en grande partie grâce à la performance de ses deux acteurs principaux qui ont su apporter beaucoup d'humanité à ces deux usagers d'héroïne... Le film révéla l'acteur Al Pacino dans le rôle de Bobby, un rôle qui marqua l'Amérique tout entière par le charisme de son interprète à l'écran. Suivra pour Pacino un rôle emblématique dans *Le Parrain* de Francis Ford Coppola, puis dans *Scarface* de Brian de Palma. Quant à Kitty Winn, qui interprète Helen, elle obtiendra l'oscar de la meilleure actrice à Hollywood...



Encore une fois, difficile de ne pas imaginer que le parti pris narratif et esthétique du film, comme tant d'autres après lui, participe de cette imagerie galopante qui identifiera et stigmatisera un produit non seulement à cause de sa prohibition et de la guerre qui sera lancée contre lui, entre autres, mais aussi pour son mode de consommation, l'injection. Encore aujourd'hui, même si la réduction des risques s'est perfectionnée en même temps que les outils mis à disposition des usagers injecteurs, à condition bien entendu qu'on ne leur mette pas des bâtons dans les roues, ce geste de l'injection reste bien plus diabolisé que celui du sniff ou de l'inhalation... Les représentations ont la vie dure...

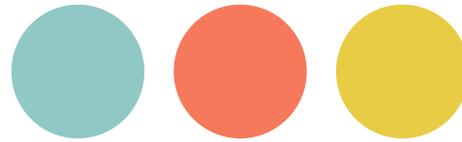
L'auteur du roman : James Mills

James Mills est né en 1932 aux États-Unis. Journaliste et scénariste, il est également l'auteur de nombreux romans, dont deux best-sellers, Report to the Commissioner et The Underground Empire, une enquête sur le trafic de drogue à New York. (Sources : Editions Incultes)

Le réalisateur du film : Jerry Schatzberg

Jerry Schatzberg est né dans une famille juive de fourreurs et a grandi dans le Bronx. Il est photographe de mode estimé dans les années 1960 pour des magazines tels que Vogue, Esquire, Cosmopolitan, Life. Une de ses réalisations photographiques les plus connues est la pochette de l'album Blonde on Blonde de Bob Dylan (1966); un ouvrage regroupant les photos de Dylan prises par Schatzberg est publié en 2006 sous le nom Thin Wild Mercury. En 1970, il réalise son premier long métrage Portrait d'une enfant déçue. Panique à Needle Park suivra l'année suivante. Son troisième film, L'Épouvantail remporte le grand prix du Festival de Cannes en 1973. Il est exposé aux Rencontres d'Arles (France) en 2008 et nommé au prix Découverte. (Sources : Wikipedia)

MAIS AUSSI



Coffret collector Editions Carlotta (juin 2016)

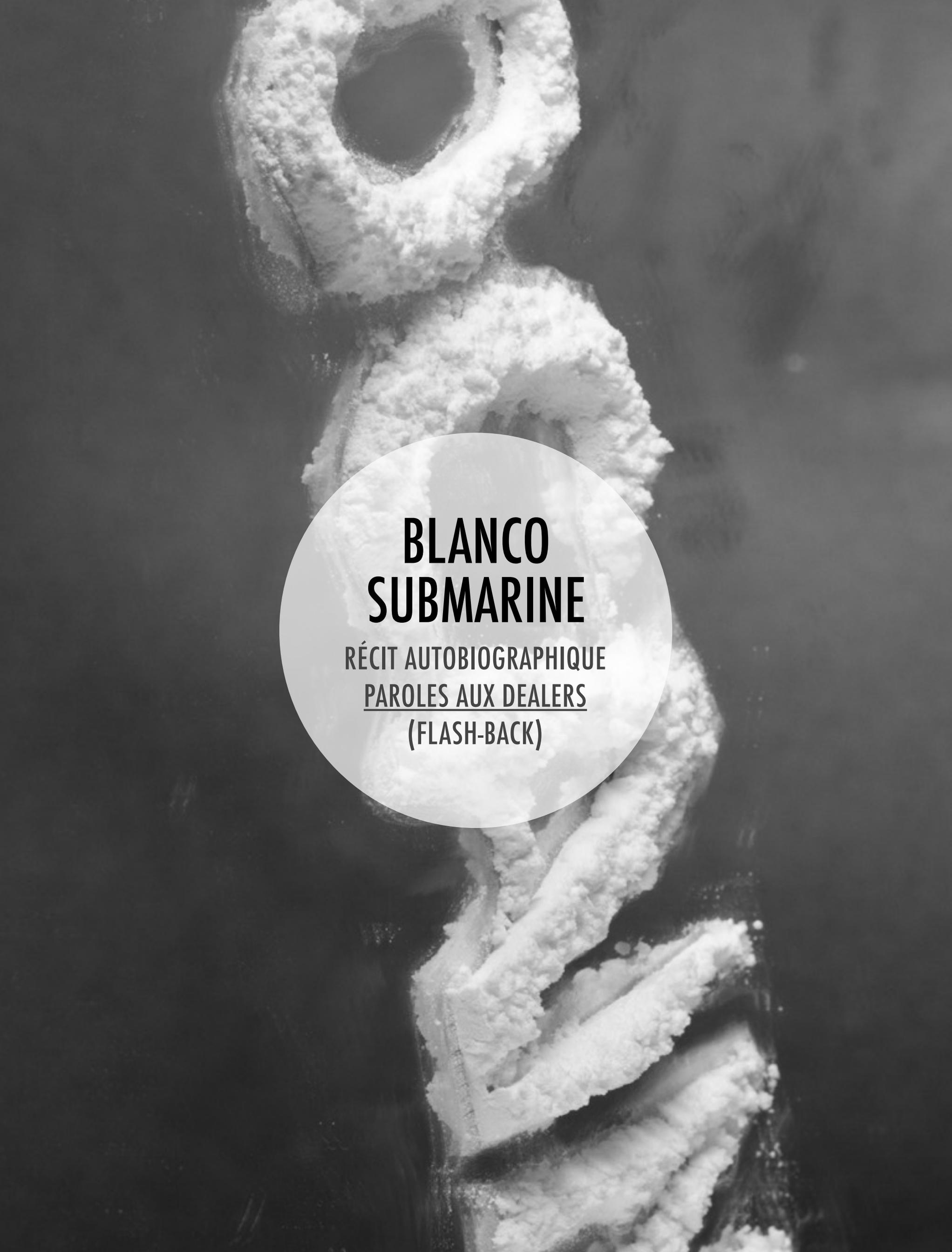
Ce coffret propose non seulement le film avec ses bonus (un portrait de Schatzberg photographe, un portrait du cinéaste, un portrait d'Al Pacino par le réalisateur, les souvenirs de Cannes, des scènes commentées,...) mais aussi un livret de 200 pages, titré "La vie sur grand écran". Présentation du coffret : « *La vie sur grand écran offre une plongée saisissante dans cet univers à travers des entretiens avec la scénariste et romancière Joan Didion, le "découvreur de talents" Pierre Rissient, le directeur de la photographie Adam Holender et Jerry Schatzberg, des extraits du scénario original annotés par le réalisateur, des analyses du film parues dans la revue Positif, ainsi que le matériel promotionnel américain réalisé par Twentieth Century-Fox, le tout agrémenté de 50 photos inédites et d'archives personnelles de Jerry Schatzberg.* »



Portrait d'une enfant déchue de Jerry Schatzberg (1970)

Ce premier film du réalisateur de panique à Needle Park s'aventure dans le monde de la mode mais y introduit aussi la thématique des usages de drogues... Lou Andreas Sand est une ancienne top model, retirée dans une maison au bord de l'océan. Elle revient, en compagnie d'un ami photographe, sur ce qui a été sa vie de mannequin célèbre, vie désormais loin derrière elle. Ce portrait éclaté est celui d'une jeune femme confrontée à la difficulté d'un métier qui ne fait pas de cadeau aux mannequins qui vieillissent. Victime d'une dépression et embarquée dans un usage compulsif de psychotropes, elle se confie sans fard...





**BLANCO
SUBMARINE**

RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE
PAROLES AUX DEALERS
(FLASH-BACK)



A PROPOS DU RÉCIT DE YANN TASSIN PUBLIÉ PAR LA MANUFACTURE DE LIVRES EDITIONS COKE À BORD LE TRANSPORTEUR DES NARCOS

Extrait p.249

« Je suis le seul à ne pas être armé. En Colombie, posséder une arme est le premier objectif de nombreuses personnes... ... Ceux qui ont suffisamment d'argent se la procurent légalement avec un permis de port d'arme auprès de l'armée colombienne et, ceux qui ne le peuvent pas l'achètent au marché noir, beaucoup moins cher. »

Décider de donner la parole aux dealers, ce que propose cette nouvelle rubrique, c'est tenter de mieux appréhender les tenants et les aboutissants du trafic mais aussi les motivations de ses acteurs. Tous bien entendu ne répondent pas à l'imagerie populaire du trafiquant plein aux as, chaîne en or qui brille, belle bagnole, liasse de billets dépassant de la poche intérieur du veston, et revolver coincé à la ceinture du pantalon... L'homme qui prend la parole dans ce récit autobiographique n'a rien d'un "scarface". Il n'a jamais touché à une arme à feu, et n'a jamais gagné des mille et des cents, ou alors pas longtemps. Son trip, faire traverser les mers et les océans à des kilos de coke...

1ÈRE
ÉDITION

AVRIL

2011

Du trafiquant au militant

Il suffit de lire la note de l'auteur, d'une petite quinzaine de pages, en fin de récit pour comprendre assez vite que Yann Tassin, après avoir gagné sa vie grâce au trafic illégal de stupéfiants, est devenu un fervent défenseur de la légalisation des drogues, toutes, pas seulement le cannabis qui a le vent en poupe en ce moment et qui éclipse toutes les autres quand il s'agit de débattre de légalisation à usage thérapeutique ou récréatif. Les arguments avancés par Yann Tassin sont ceux habituellement avancés pour le cannabis, et répondent à la même logique et volonté de reprendre le contrôle



Extrait p.399

« Les seuls résultats de l'interdiction sont le développement du crime et de la délinquance, le financement du terrorisme, de la guérilla et du crime organisé dans le monde entier... Le trafic de drogue ne fait que répondre à la loi du marché, inexorable, et n'existe qu'à cause de l'interdiction de certaines drogues. »

sur la qualité du produit ; de mettre fin à la violence engendrée par un trafic illégal, violence qui impacte des communautés entières ; de limiter les lourdes dépenses engendrées par la lutte contre les trafics et au contraire récupérer les subsides nécessaires à une meilleure prévention et réduction des risques ; de lutter contre la stigmatisation des usagers inhérente à la prohibition ; d'accompagner les agriculteurs des pays andins et les protéger de l'exploitation dont ils sont l'objet de la part des cartels... Bref, d'avancer vers des politiques plus justes, responsables et pragmatiques. A-t-on encore besoin de faire le bilan désastreux de la prohibition, notamment dans des pays comme la Colombie que Yann Tassin connaît très bien, et dont il défend toutes les ressources naturelles et humaines ?

Le destin et le parcours d'une trentaine d'années du trafiquant est étroitement lié à ce pays où sa femme et ses enfants vivent encore. Il a su mettre à profit son imagination, ses connaissances et son savoir-faire au service des membres de cartels qui ont croisé sa route et avaient besoin de lui pour acheminer le plus discrètement possible des dizaines ou centaines de kilos de marijuana, pour commencer, puis de cocaïne, sur le continent nord-américain. Yann Tassin s'est toujours exécuté comme on dit, n'a jamais refusé un contrat, mais ne s'est jamais vraiment enrichi quand d'autres engrangeaient les pesos ou les dollars en partie sur son dos. L'histoire de ce transporteur des "narcos" n'est finalement que celle d'un intermédiaire du trafic, de ceux qui sont aux ordres des barons et se font parfois aussi exploiter sur un marché ultra-capitaliste et ultra-concurrentiel qui laisse peu de place à une reconnaissance durable et a vite fait de se retourner contre soi. Yann Tassin a su, au moment venu, faire machine arrière en quelque sorte et se mettre au service de nouveaux maîtres, exigeants quant aux informations qu'il pouvait leur transmettre en échange d'une promesse de liberté à venir... Si l'histoire ne se finit pas si mal pour notre trafiquant, elle n'a pas toujours été de tout repos. Les quatre cents pages de ce récit d'aventure accompagnent Yann Tassin dans des activités qui sont indissociables de l'histoire du trafic en Colombie. L'homme n'a



jamais travaillé seul dans son coin, mais toujours au service de personnalités plus haut placées, dont certaines ont marqué de leur empreinte la grande histoire du narcotrafic... Alors laissons-nous embarquer à bord de ces voiliers, hors-bords, et même sous-marins, à quelques narines de distance de kilos d'une poudre blanche qui aime voyager...

Un bon produit est un produit qui voyage

L'aventure au galop de notre globe-trotteur commence en 1977 sur les plages colombiennes. Yann Tassin, un jeune français d'à peine vingt ans décide de découvrir le continent sud-américain seul, sac au dos. A son arrivée à Santa Marta, sur la côte caribéenne, après vingt-quatre heures d'un périple en autocar, son sac à disparu. Plus de vêtement, plus de papier, plus de sous. Le réconfort viendra d'un pétard de marijuana fumé sur une plage paradisiaque, pétard qui lui est offert par deux Colombiens sincèrement compatissants et aidants. Le produit lui est présenté comme la meilleure herbe du monde, à savoir la *Santa Marta Gold*, de couleur jaune orangée et à l'odeur de mangue et d'épices. Elle pousse sur les hauteurs de la Sierra Nevada, la chaîne de montagne en surplomb de la plage... Par la suite Yann est accueilli par un couple dont l'homme travaille comme contrebandier. Tout est susceptible d'être vendu, dont la marijuana que tout le monde considère ici comme une manne financière. Il s'agit simplement de trouver la *conexion*, comme on dit là-bas, avec l'américain susceptible de l'acheter en quantité. Un ou deux dollars la livre (0,45 kgs) en Colombie, se revend trois ou quatre cent dollars aux Etats-Unis... Yann ayant une bonne expérience de plongeur, il se fait embaucher un mois plus tard par un certain Don Gerardo qui a besoin de lui pour installer des équipements sous-marins. Cet homme est ce que l'on appelle un *marimbero*, c'est-à-dire un trafiquant de marijuana. Installé à proximité de son lieu de travail, chez Maria-Helena et Alvaro, qui deviendra un bon ami, Yann aura l'occasion à maintes reprises d'aider au déchargement de sacs de marijuana sur la plage et gagner alors les premiers revenus en lien direct avec le trafic. Pour son travail sous-marin de trois mois, il

Extrait p.26

« J'entends vite parler de ce que tout le monde appelle la "bonanza marimbera", ce qui signifie la manne de la marijuana. Tout le monde en parle. Ceux qui arrivent à en profiter deviennent millionnaires du jour au lendemain. »



Extrait p.56

« Don Alfredo est connu et respecté du milieu de Medellin. Il a été pendant très longtemps le plus gros contrebandier de cigarettes Marlboro de la région. Très souvent consulté par les différents groupes criminels lors de leurs conflits, il leur doit son surnom de "parrain". Je lui offre une petite bouteille d'huile de cannabis... »

tentera de se faire grassement payer mais ne le sera finalement qu'à moitié par un Don Gerardo qui lui avait fait des promesses de gascon. Peu importe... Yann est entré dans le monde du trafic et n'en sortira plus.

Deux ans plus tard il se lance, grâce aux connaissances de son ami Alvaro, dans la fabrication d'huile de cannabis, du THC à l'état pur proclame-t-il, et fait son premier contrat avec un Canadien qui accepte de le rejoindre sur une île des Caraïbes et à qui il fera passer des bouteilles de plongées chargées de cinq kilos d'huile, destination le Canada. Il faut pour ça tout d'abord acheter une tonne d'herbe à un certain Tono et la transformer dans un laboratoire clandestin, une vieille ferme en pleine montagne à 24h à pieds du lieu de culture du marijuana. Une dizaine de mules transporte le cannabis. La fabrication dure une semaine... Yann retrouve au final Jean, le Canadien, à la Barbade, lui confie les bouteilles de plongée trafiquées et contenant l'huile, et chacun prend son vol pour le Canada. Le produit se vend très bien sur place. Les sous rentrent dans la besace. Retour en Colombie pour payer le producteur Tono, très heureux de fêter ça autour d'un verre de whisky, comme le veulent les habitudes locales. Tono profite alors de la confiance établie avec Yann pour lui présenter le parrain local, Don Alfredo, qui lui confiera la mission de livrer en zodiac en pleine mer deux sacs de marijuana à un certain Jack que nous retrouverons plus tard. Ce sont d'autres affaires, de plus grande ampleur qui se profilent à l'horizon... C'est à cette période qu'il rencontre aussi celle qui deviendra sa femme et la mère de ses enfants. Son prénom : Sarita...

De la Marijuana... à la cocaïne

Jack invite Yann à Houston et lui propose un premier deal d'ampleur : trouver cinq tonnes de cannabis et les transmettre en Colombie à un certain Bill, ami de Jack, chargé, lui, de les ramener au Canada où les acheteurs se trouvent. Dans l'affaire tous les intermédiaires y gagnent. Yann a trouvé la fameuse *conexion* que tout Colombien voulant faire fortune attend. Il charge en mer le



voilier du fameux Bill d'une centaine de sacs de 50 kilos de la fameuse *Santa Maria Gold*. Mais malheureusement, Bill sera intercepté et arrêté. Pas de sous donc pour Yann à retirer de la vente du produit aux Etats-Unis...

En 1981, à cours de revenus, Yann se lance, pour le compte de Don Alfredo dans la fabrication d'une tonne de résine de cannabis. Comme pour la fabrication d'huile, il apprend vite et sait y faire. Encore une fois, le lieu choisi pour la fabrication est loin de tout, à deux trois jours à dos de mules de la côte... Tout se passe bien pour la production et l'acheminement. Le produit voyage jusqu'en Espagne sans encombre cette fois-ci, mais encore une fois, Yann ne sera pas payé par les commanditaires prétextant à ce moment-là une mauvaise qualité d'un produit qui ne se vend pas. Yann apprendra plus tard qu'au contraire, le produit était de très bonne qualité et qu'il s'est vendu comme des petits pains... Le jeune intermédiaire va devoir faire preuve désormais de vigilance, d'initiative et d'imagination... Il a alors l'idée de cacher de la cocaïne dans des planches à voiles fabriquées sur mesure pour que leur chargement passe inaperçu. Le premier voyage aux Etats-Unis se fera sur le voilier de son contact américain, Jack, mais avec Yann à bord. Il veut suivre le produit... Mission menée à bien, pour une fois. Ces planches à voile lui rendront service à maintes reprises...

Extrait p.290

« L'histoire récente de la Colombie est pleine de ces personnages qui deviennent millionnaires d'un jour à l'autre grâce au narcotrafic, croient qu'ils peuvent éliminer tout ce qui les gêne jusqu'à être éliminés à leur tour et sombrer dans l'oubli. »

Escale mexicaine

Yann va participer avec un nouveau partenaire, Joël, au traçage d'une nouvelle route d'acheminement de la cocaïne aux Etats-Unis via le Mexique. Une flotte de voiliers est constituée pour acheminer la poudre sur les côtes mexicaines via la côte Pacifique. De là des passeurs se chargent de lui faire passer la frontière américano-mexicaine par les airs. Cette route va prendre de l'importance, et même si un certain nombre d'intermédiaires dans l'entourage de Yann Tassin seront arrêtés ou tués, il tient, lui, la route, travaille pour les plus grands, dont Pablo Escobar, et continue donc à faire valoir son expertise. Les années 80 seront plutôt fastes. La



Extrait p.231

« Mes amis de Medellin sont au courant de l'emplacement stratégique de ma nouvelle propriété près du golfe d'Uraba. Je reçois de nombreuses demandes pour embarquer leur marchandise. Bien entendu, celles-ci doivent passer par Joël car je suis sa "conexion". Ce mot possède une grande valeur dans les règles tacites du monde des cartels, et le non-respect de celui-ci peut parfois conduire à des représailles sanglantes. »

cocaïne voyage très bien. Et même s'il faut bien entendu payer un certain nombre de poissons satellites parasites, dont la police locale, et faire avec les groupes révolutionnaires armés mexicains comme les FARCS qui prennent un pourcentage et font du zèle, les revenus du trafic de cocaïne suffisent amplement à Yann pour vivre à ce moment-là confortablement...

Au début des années 90 Yann Tassin s'installe dans une propriété en bordure du Golfe d'Uraba, stratégiquement placée car possédant un accès direct à la mer des Caraïbes. Beaucoup de narcos du cartel de Medellin font alors appel à Yann pour faire partir leur marchandise de la plage qu'il possède. Il travaille toujours en relation avec Joël qui fait le lien et gagne peut-être plus que lui sans faire grand-chose... Pendant quelques années, de nombreux chargements se feront à bord de voiliers, canots offshore, bateaux de pêche, et même un énorme cargo de la marine marchande... Yann vit une vie somme toute paisible en ce début des années 90, mais des événements vont contrarier sa tranquillité. Tout d'abord, des agitations internes et externes au cartel de Medellin vont aboutir à la mort de Pablo Escobar en janvier 1993. Ensuite, l'installation en 1994 par les Américains de nombreux radars très perfectionnés, radars qui couvrent toute la côte caribéenne jusqu'à la frontière du Panama, va compliquer le trafic. Les transports maritimes classiques sont facilement arraisonnés car exigent un temps de traversée plus long. Il faut donc faire appel à des hors-bord qui font du go-fast mais ont une autonomie limitée. Ils doivent être ravitaillés en carburant en cours de route, avec les risques que cela comporte... Un autre élément entre en compte. La police colombienne vient rendre visite à Yann pour réclamer des comptes. En France aussi ça s'agite car deux saisies coup sur coup mettent en lumière cette route des Caraïbes très prisée des narcotrafiquants. Il est temps pour Yann Tassin de fuir la plage paradisiaque repérée par les autorités...

L'air frais sous-marin.

Ce sont quatorze ans de cavale qui démarrent... Yann et sa famille décident de s'installer à Medellin. Joël introduit le français auprès



Extrait p.304

« Lorsque les six personnes qui m'accompagnent me voient démarrer le moteur au moyen du talkie-walkie, puis actionner le safran de gauche à droite et allumer et éteindre les lumières, ils se regardent, sidérés. Lorsque je leur avais expliqué que cette embarcation allait partir sans équipage, ils devaient croire que j'avais fumé trop de marijuana. »

du cartel de Cali qui a pris le relais du trafic de cocaïne à la mort d'Escobar, mort à laquelle il n'est pas étranger d'ailleurs... Une vieille idée ressurgit alors, celle de fabriquer des engins semi-submersibles capables d'effectuer des centaines de kilomètres à l'abri des radars, et sans personne à bord. L'avantage : une large autonomie, et la capacité d'embarquer plusieurs tonnes de marchandises en un seul voyage. Seul souci, la lenteur : douze kilomètres/heure. Une semaine est nécessaire pour faire le voyage entre la côte caribéenne colombienne et les côtes mexicaines... Un voyage d'essai sera financé par un américain en 1998. Une avance de 200 000 mille dollars est faite pour la construction du premier semi-submersible, ce qui témoigne de l'ampleur du projet. La famille doit alors déménager à Carthagène, plus près de la mer pour mener à bien la construction et la mise à l'eau du sous-marin. Trois mois seront nécessaires pour arriver au bout de la construction de ce prototype de douze mètres de long et un mètre soixante de large. Pour contrôler l'embarcation, Yann n'a besoin que d'un ordinateur portable connecté soit à un talkie-walkie soit à un téléphone satellite... Au moment où la première embarcation est enfin prête à partir après des essais à vide concluants, Yann apprend qu'il a été condamné à douze ans de prison en France, sans qu'il se soit présenté au procès, et qu'un mandat d'arrêt a donc été délivré aux autorités. Retour de sa famille sur la plage de Barranquilla, sur le Golfe d'Uraba, mais sans lui par soucis de ne pas impliquer sa femme et ses enfants dans sa cavale. Il doit alors changer d'identité et poursuivre malgré tout ses activités de trafic sous-marin pour continuer à faire vivre sa famille à distance...

Une dizaine de voyages seront effectués dans les années 2000, avec à chaque fois le même processus de construction, de transport de la marchandise, puis d'abandon du sous-marin. Beaucoup d'argent seront investis pour chaque tentative, mais malheureusement, quasiment aucun bénéfice ne sera reversé à Yann, le maître d'oeuvre. Les raisons seront liées, soit à une perte de produit entre le Mexique et les Etats-Unis, soit à une saisie par la police, soit à une disparition étrange du sous-marin en pleine mer. Yann n'est payé que sur un pourcentage de la vente de la



Extrait p.385

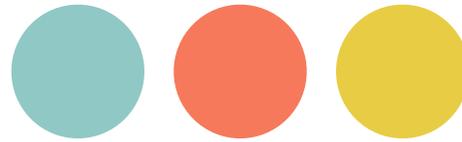
« Retour peu glorieux pour moi qui avait souvent rêvé de revenir un jour dans mon pays d'origine comme un Tonton Cristobal, après trente deux ans d'aventures en Amérique du Sud. »

cocaïne aux Américains. Il ne peut, pour s'en sortir financièrement, que rogner sur les avances de frais à la construction. Pas de quoi faire fortune, contrairement aux commanditaires, souvent différents, des trafics successifs... La situation de Yann est de plus en plus précaire, et son savoir-faire fait des jaloux. Des informations finissent par parvenir aux oreilles des autorités américaines. Yann risque désormais sa peau d'un côté et une arrestation de l'autre. La décision sera prise alors de se rendre et de collaborer avec la DEA sur les conseils de son ami Joël qui a décidé lui aussi de se livrer. Cela se fera en 2007. En échange de sa collaboration, aucune charge ne sera retenue contre lui aux Etats-Unis, à condition par contre qu'il se rende aux autorités françaises, ce qu'il fera non sans mal et sans que son séjour sur le sol français, et sur l'île de la Cité pour être plus précis, soit une partie de rigolade. Il séjournera à la prison de Fresnes pendant plusieurs mois entre 2007 et 2008. Il y écrira ce récit autobiographique. Sa famille est restée en Colombie. Lui-même vit en cachette quelque part en Europe. Pour se protéger, et surtout protéger sa famille, son visage ne sera jamais dévoilé...

L'histoire de Yann Tassin, c'est l'histoire de ces aventuriers du trafic ayant soif de rencontres, d'aventures et de lingots d'or, mais ayant affaire avec une réalité pas toujours idyllique... L'ingéniosité de cet homme fera des émules. Le moyen de transport qu'il inventa, à savoir le semi-submersible, sera copié à maintes reprises, et développé par la suite par d'autres que lui. Certaines de ces embarcations peuvent faire voyager désormais jusqu'à sept tonnes de cocaïne et accueillir jusqu'à quatre membres d'équipage. Certaines ont été saisies, mais cela ne représente qu'une petite part des engins circulant encore et traversant les mers et les océans tous les jours ou presque... Yann Tassin n'était qu'un rouage d'un système qui a bien profité de son expertise sans le rendre indispensable. La vie au service du narcotrafic est fragile et éphémère. Un homme arrêté ou tué est vite remplacé. Pas le temps de laisser le consommateur américain ou européen en manque de son ou ses produits de prédilection...

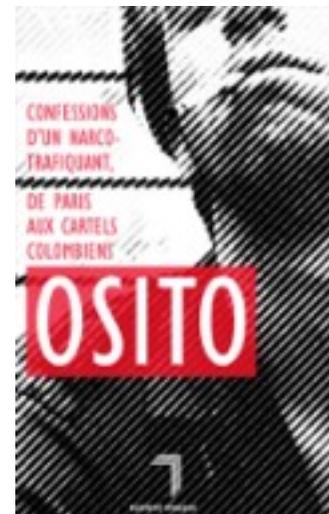


MAIS AUSSI



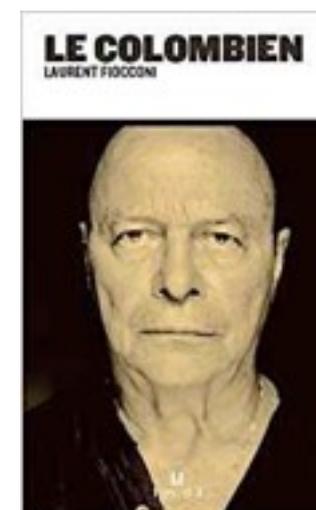
Osito - Anonyme - 2010

Ce récit anonyme est publié aux Editions Florent Massot. "Osito", ourson en espagnol, est sous-titré "*Confessions d'un narcotrafiquant, de Paris aux cartels colombiens*", et nous propose le témoignage sans faux-semblant d'un jeune français devenu en une dizaine d'années un des plus importants trafiquants, de cannabis pour commencer, puis de cocaïne, et ce à la fin des années 90. Osito, 10 ans plus tard, rangé au moment où il écrit, nous livre son récit en se mettant parfois en valeur, mais sans jamais faire l'apologie des produits et du trafic...



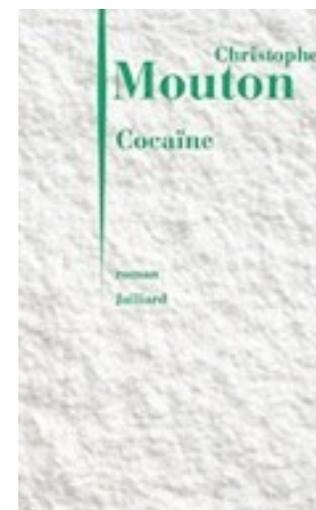
Le Colombien - Laurent Fioconi - 2012

Ce récit autobiographique, écrit en collaboration avec Jérôme Pierrat, est publié aux Editions de la Manufacture de livres. Il est sous-titré : "*Des parrains corses aux cartels de la coke*", et nous raconte le parcours d'un fils de famille de caïds corses qui se lance dans le trafic de stupéfiants, entre héroïne à New York au temps de la French Connection, et cocaïne en Colombie au temps de Pablo Escobar...



Cocaïne - Christophe Mouton - 2014

Ce roman, publié aux Editions Julliard, est le récit à la première personne d'un "jeune gars des cités" qui bénéficie de ce que l'on appelle la discrimination positive pour intégrer Science Po. Il se lance alors dans le deal de cocaïne à petite puis à plus grande échelle...





**REVUE
DE
PRESSE**



Cette revue de presse relaie des articles, reportages ou dossiers journalistiques, et souhaite ainsi éclairer la réalité de la thématique des drogues et addictions, et ses représentations...



*A l'occasion de la publication dans Libération
d'un article de Pierre Carrey
Dopé un jour, dopé toujours ?*

Extrait de l'article

« Faut-il suspendre à vie les anciens dopés ? Jusqu'ici, le débat s'engageait sur le terrain de l'éthique... .. mais les discussions prennent aujourd'hui un tour scientifique. »

Qui sait, un jour peut-être, les athlètes déclarés positifs aux stéroïdes ou à la testostérone seront interdits à vie de pratiquer leur sport. “Tricheur un jour, tricheur toujours“ pour reprendre l'esprit de la formule en titre de cet article qui elle-même reprend le fameux dicton mis en avant par les groupes néphalistes : “Alcoolique un jour, alcoolique toujours“, considérant, eux, qu'une personne alcoolodépendante le restera à vie, et que l'abstinence totale est la seule solution à un sevrage réussi et durable... En l'occurrence, pour les sportifs dopés un jour, sevrés et privés de compétition un certain temps, le bénéfice de leur dopage, pourrait se réveiller à la reprise de leur sport, même s'ils sont encore abstinents. Dopés “à l'insu de leur plein gré“, et de leur bonne volonté en quelque sorte. Leurs muscles pourraient garder en mémoire, comme le cerveau peut le faire pour les psychotropes, le souvenir d'un usage associé alors à un développement musculaire quand l'activité sportive reprend... Mais comment en est-on arrivé à cette conclusion, et quel impact cela pourrait-il avoir sur les réglementations antidopage à venir ?

Les souris du laboratoire de l'Université d'Oslo ont été mises à contribution dans des travaux menés par le chercheur Kristian Gundersen, et publiés en 2013. Ces travaux consistaient à injecter à des souris, désignées



Extrait de l'article

« Contrairement aux consommateurs de testostérone ou de stéroïdes anabolisants, les adeptes d'EPO ne seraient pas sous l'emprise durable de leur dopage, cet oxygénateur sanguin ne permettant ni une amélioration de masse musculaire ni une modification de la fibre. »

volontaires, comme on dit, une dose de testostérone pour ensuite les sevrer pendant trois mois, les priver d'activité sportive durant le même laps de temps, et enfin leur faire reprendre cette activité pour constater, au miracle !, que leur masse musculaire s'était développée bien plus rapidement que celle des souris non-usagères. (Récupération en 6 jours de 30% de leur masse, contre 6%) Le chercheur en déduit donc qu'il existe « *une mémoire musculaire dans le muscle squelettique dans laquelle l'hypertrophie est "mémorisée" de telle sorte que les fibres qui ont été auparavant développées pouvaient reprendre leur masse plus rapidement que dans le cas de fibres natives.* » "Flippant !!" diraient les jeunes ou moins jeunes. Toutefois, tous les produits ne sont bien entendu pas concernés par ce dopage magique, car n'interviennent pas dans ces mécanismes de développement musculaire...

Comme on pouvait s'y attendre, le chercheur norvégien n'a pas réussi à convaincre tous ses collègues dont certains nient en bloc l'idée même de "mémoire musculaire" quand d'autres mettent en avant le fait que les expériences ont été réalisées sur des rongeurs, et non pas sur des humains, et qu'on est en droit de penser que les mécanismes peuvent être sensiblement différents entre l'homme et le rongeur. Malheureusement d'autres études, publiées en 2005, réalisées cette fois-ci sur des hommes, et avec des stéroïdes, aboutiront aux mêmes conclusions... Que l'on soit septique ou pas, toujours est-il que l'AMA (l'Agence mondiale antidopage) a décidé d'étudier la question de près et a sponsorisé un programme de recherche pour approfondir le sujet... La question se posera alors, quand les résultats seront publiés, et s'ils sont concluants, de savoir quelles sanctions doivent être établies pour les sportifs qui seront pris par la patrouille. Seront-ils alors vraiment privés à vie de compétitions officielles ? C'est à craindre quand on sait que le principe de précaution permet souvent d'éviter de s'encombrer de considérations



plus individualisées qui tiendraient compte, pourtant à juste titre, de l'aspect multifactoriels de ces problématiques de dopage. L'on sait aussi que les laboratoires au service des structures les plus riches savent bien comment détourner les réglementations et réussir à protéger leurs champions au nez et à la barbe des agences antidopage. Mais difficile pour ces dernières de l'admettre... Quand il s'agit de dopage médicamenteux, on a vite fait de mettre en avant le souci d'équité sportive quand le mal est plus profond...



*A l'occasion de la publication sur le site [vice.com](https://www.vice.com)
d'un entretien réalisé par Shirin Bhandari
Ce que ça fait de dealer dans le pays
le plus répressif du monde*

Extrait de l'article

« Je fais de mon mieux pour lui (mon fils) enseigner la différence entre illégal et immoral. J'ai un peu l'impression d'être un trafiquant de rhum dans la prohibition des années 20. Un jour, on me donnera raison. »
Datu Puti (nom d'emprunt)

Qui arrêtera le Président philippin Rodrigo Duterte ? Probablement pas les Philippines qui, dans leur majorité, lui accordent un soutien sans faille et un permis de balayer d'un bon mot les droits de l'homme. On se rassure probablement en se disant que toutes ces exécutions, qui se comptent désormais par milliers, ne concernent que les "drug addict" ou les "drug lord", usagers ou dealers pointés du doigt. On se félicite même de l'accumulation des morts, après tout ça débarrasse! Il faut croire que dans ce pays profondément catholique, certains enfants du Bon Dieu ont moins de valeur que d'autres, surtout quand ils consomment ou dealent le shabu, cette méthamphétamine du pauvre. On glisse sous le tapis les coulées de sang en espérant naïvement que l'on va ainsi se débarrasser du "problème de la drogue". Duterte sait très bien que le permis de tuer qu'il a délivré à chaque citoyen et membre de sa police d'état n'est là que pour faire un tri sélectif dans la guerre que les gangs mènent entre eux. En sortiront



probablement vainqueurs les mieux armés ou ceux qui auront su s'attacher les services de la police corrompue à coups de liasses épaisses de pesos philippins. Des centaines de milliers de personnes se sont déjà rendues d'elles-mêmes aux forces de l'ordre pour encombrer les geôles du pays et les centres de "désintoxication" qui ressemblent plus à des casernes qu'à de véritables lieux d'accompagnement et de soin. On peut tromper son peuple sur les véritables motivations d'une déclaration de guerre, en jouant sur la diabolisation d'un produit, de ses usagers et dealers, mais on ne peut tromper les observateurs étrangers et les quelques voix qui s'élèvent prudemment dans le pays et savent bien que cette guerre contre la drogue fera toujours plus de morts que les stupéfiants eux-mêmes...

Extrait de l'article

« Mes ventes ont toujours reflété ma consommation personnelle (ecsatsy, kétamine, cocaïne, calmants, hallucinogènes). Mais aujourd'hui, je ne vends que du cannabis, ce qui me tient déjà assez occupé. »
Datu Puti (nom d'emprunt)

L'homme de 44 ans, interrogé dans cet entretien, prend donc de gros risques s'il se fait arrêter par la police philippine, et c'est la raison pour laquelle il prend le maximum de précautions. Il ne vend qu'à des clients réguliers et n'en prend de nouveaux que s'ils ont été cooptés. Il n'a été arrêté qu'une fois en vingt ans et s'en est bien sorti, mais c'était à une époque qui, dit-il, "ne reflétait pas vraiment l'époque de Duterte"... Au moment de l'entretien, Datu Puti (nom d'emprunt) ne vend plus que du cannabis, sous toutes ses formes, après avoir vendu bien d'autres stupéfiants en lien alors avec sa poly consommation du moment. Depuis seize ans il se concentre, pendant les deux tiers de son temps hebdomadaire, sur l'approvisionnement et la vente de haschich, herbe, CBD, produits comestibles, produits médicaux, liquides pour e-cigarette et autres produits dérivés. C'est un complément non négligeable de son travail dans un centre d'appel, sorte de couverture, où les revenus sont bien moindres. Datu Puti n'est pas un dealer de rue, et ne deale pas le fameux shabu, ce qui limite les risques puisque le travail de la police est essentiellement



Extrait de l'article

« Je ne connais personne dans le milieu du cannabis qui utilise des protections (armes à feu). Un camion plein d'herbe peut aller des champs aux poumons sans armement d'aucune sorte. Pendant ce temps, un trafiquant de méthamphétamine est armé lorsqu'il sort pour faire une vente à 500 pesos (18,68 euros). C'est une mentalité différente. »
Datu Puti (nom d'emprunt)

un travail de terrain et que le shabu est le produit le plus montré du doigt. Mais son trafic, même s'il est le plus réprimé, reste important... Les promesses de campagne du président Duterte ne seront certainement pas tenues, mais il est fort probable quoiqu'il arrive que ce soit l'occasion pour lui de faire grandir les forces policières et militaires au service de ses pleins pouvoirs. Cette lutte armée contre le trafic n'a pas vraiment gêné la production de meth, mais a considérablement impacté la production locale de cannabis, bien plus visible. Les trafiquants se tournent donc de plus en plus vers l'importation de produits venant par exemple de Californie, un des tout derniers états américains à avoir légalisé le cannabis à usage récréatif...

Si Datu Puti a décidé de se lancer dans le trafic c'est dû à son envie de rendre les gens heureux dit-il. Le côté "hors-la-loi" lui plaît bien aussi, à ses risques et périls il le reconnaît volontiers. Il n'est pas armé, contrairement aux dealers de meth, car le milieu du cannabis n'est pas le même, et lui semble engendrer bien moins de violence... Il a probablement bien plus à craindre de la police que de ses concurrents, même s'il est souvent difficile de faire la distinction entre les deux. Quoiqu'il arrive, on tente de survivre ou s'engraisser des deux côtés de la loi n'en doutons pas. L'état autoritaire peut vite se confondre avec un état mafieux qui saura comment faire des affaires...



A l'occasion de la publication de la dépêche AFP sur lepoint.fr "Salles de shoot": le gouvernement ouvre la porte à de nouveaux lieux et aux fumeurs de crack

Il aura fallu attendre longtemps pour que le gouvernement accepte que les Salles de Consommation à Moindre Risque (SCMR), comme on les appelle officiellement en



France ne soient plus uniquement des “salles de shoot“, comme on les appelle encore pour simplifier. En effet, jusqu’ici seuls les usagers injecteurs avaient accès aux deux seules salles ouvertes en France à Paris et Strasbourg en 2016. Quelques places pour permettre que l’injection se fasse dans les meilleures conditions d’hygiène possible. Mais ces problématiques de réduction des risques et des dommages en lien avec les modes de consommation touchent aussi bien entendu les fumeurs, les inhaleurs et même, devrions-nous rajouter les priseurs (sniffeur)... Un arrêté vient d’être publié au journal officiel, en date du 15 juillet, arrêté qui autorise en effet désormais que les fumeurs et inhaleurs puissent avoir accès aux salles de consommation à moindre risque. De plus, le délai minimum de trois ans exigé jusqu’à maintenant entre la date d’ouverture d’une salle et la fin de la période d’expérimentation nationale de six ans, fixée au 22 octobre 2022, est ramené à une seule année, ce qui permettra à des salles de s’ouvrir encore après le 22 octobre 2019 et jusqu’au 22 octobre 2021. Ces deux nouvelles dispositions du cahier des charges, modifiant ainsi celles de l’arrêté de mars 2016, assouplissent les contraintes, et devraient permettre à plus d’usagers d’être accompagnés...

Extrait de l’article

« Le prolongement logique, c’est l’ouverture de nouvelles salles dans Paris, comme le réclament les associations... ... L’outil juridique est enfin en place, maintenant il faut que chacun prenne ses responsabilités. »

Nathalie Latour (déléguée générale de la Fédération Addiction)

Mais bien entendu, il faudra encore un peu de temps avant que tout ça puisse se concrétiser sur le terrain. La salle strasbourgeoise est prête à accueillir dès à présent les nouveaux venus, mais la salle parisienne est plus frileuse car le nombre de crackers dans la capitale est considérable et la salle située au nord de Paris pourrait très vite être saturée. Sa directrice, Elisabeth Avril, propose, comme beaucoup d’associations et d’acteurs de terrain, que ces nouvelles dispositions incitent surtout à l’ouverture de nouvelles salles dont la capitale, mais le territoire national aussi, a tant besoin. Les fumeurs et chasseurs de dragon méritent que leur prise en charge se fasse dans les meilleures conditions et qu’elle soit tout aussi efficace que



celle des injecteurs... Un nouveau plan anticrack vient d'être adopté, après consultations, par la ville de Paris suite aux problèmes associés à la fameuse "colline du crack" Porte de la Chapelle, mais encore faut-il que des financements soient prévus pour l'ouverture de nouveaux lieux, fixes ou ambulants... Le temps de l'expérimentation est bien entendu important, mais l'urgence est là, alors peut-être faut-il accélérer le processus sans précipitation bien entendu... Espérons qu'à Bordeaux et Marseille, les deux municipalités qui avaient déjà bien avancé sur ce dossier, ressortiront des cartons où ils semblaient avoir été bien rangés, les projets d'ouverture... Suite au prochain épisode...



**AU CHAT ET
À LA SOURIS**

SÉRIE DOCUMENTAIRE
(ACTUALITÉS)



A PROPOS DE LA SAISON 3 DE LA SÉRIE DOCUMENTAIRE DIFFUSÉE SUR NETFLIX DOPE

Difficile d'échapper au sensationnel quand il s'agit d'aborder la thématique du trafic de drogues. Les reportages traitant du sujet utilisent souvent les codes du polar ou du film d'action pour montrer comment la lutte contre le trafic s'organise et comment les dealers s'y prennent pour produire, acheminer et distribuer leur marchandise... La saison 3 de cette série documentaire, qui compte quatre épisodes, n'échappe donc pas à la règle mais a le mérite de donner la parole aux acteurs du trafic et de sa lutte, sans commentaire excessif. Alors allons faire un tour dans l'univers des trafiquants et des policiers qui jouent au chat et à la souris depuis des décennies sans jamais s'essouffler...

Extrait

« - Megan : Les drogues c'est ce qu'il y a de plus important dans ma vie. Ca devient ton copain, ta mère, ton amant, ton amie.

- Deanna : Meilleure amie et pire ennemie. Les deux à la fois. C'est toujours là pour toi, mais ça te tue. »



“Méthadone Line“

Direction Boston, Massachusetts, pour un premier épisode consacré au trafic de fentanyl, cet opioïde vendu seul ou ajouté à de l'héroïne dans des proportions suffisamment aléatoires pour que les usagers risquent leur vie à chaque injection. Ca se joue au milligramme près... Sur Massachusetts Avenue, que l'on appelle là-bas “ méthadone line “, Megan, Deanna et Tristen partagent un usage quotidien d'une héroïne dont elles savent bien qu'elle est susceptible d'être coupée au fentanyl. Le produit occupe leur temps de vie depuis plus ou moins de mois ou d'années. Tristen par exemple est usagère depuis quinze ans et dépense environ



Extrait

« Je suis dans une sorte de mission suicide depuis quelques mois. Je ne veux pas d'aide, et je ne veux plus faire ça. »

Tristen

trois cents dollars par jour. Alors, pour pouvoir se payer ses injections régulières, elle doit se prostituer même si elle sait, et elle le dit, qu'elle se met alors en danger. Le jeu en vaut la chandelle visiblement. Le produit elle voit bien dans quel état sanitaire et social il la plonge, mais elle voit aussi ce qu'il lui apporte en terme de sensations fortes même si elles sont éphémères. Elle n'a bien entendu plus espoir de retrouver la toute première sensation du tout premier shoot, mais tente peut-être de s'en approcher en prenant de plus en plus de risques avec des produits comme le fentanyl, bien plus puissant que l'héroïne... Ces risques, elle les connaît. Elle a suffisamment foulé l'asphalte de la "Méthadone Line" pour savoir que les overdoses régulières font des ravages. Les usagers s'écroulent à même le trottoir. Le travail des secours s'est considérablement amplifié ces dernières années. Ils tentent de gérer ça au mieux, espèrent en sauver plus qu'ils n'en perdent nous dit un ambulancier fataliste et philosophe. Le narkan, antidote aux surdoses d'opioïdes ou d'opiacés, leur est d'un grand secours... Tristen, Deanna et Megan tiennent le choc pour le moment. Mais pour combien de temps ?

Le fentanyl, comme l'oxycodone, est un opioïde délivré en principe sur ordonnance mais dont l'usage détourné a bien augmenté. Le produit débarque sur le sol américain soit en provenance, à l'état pur, de Chine ou d'Allemagne par courrier postal, soit mélangé à de l'héroïne brune mexicaine sans, comme on l'a déjà dit, que l'utilisateur connaisse le dosage de l'une ou de l'autre des molécules qui composent le mélange... Mais bien avant d'inonder les rues de Boston ou d'ailleurs, le fentanyl a dû faire un long trajet. Plus que le parcours de vie des consommatrices quotidiennes que sont Megan, Deanna et Tristen, le reportage va plutôt s'intéresser à celui du produit mais aussi aux hommes et femmes qui l'accompagneront tout au long du trajet... Point de départ : le Sinaloa, région montagneuse du Mexique où la culture du pavot y est traditionnelle. Dans les environs de Culiacan, la capitale de l'état fédéral, Guicho, ancien éleveur de bétail, prépare de l'héroïne pour le compte du cartel de Sinaloa, dont le boss était le fameux El Chapo, avant qu'il soit arrêté et extradé aux Etats-Unis. La base

Extrait

« Vu à quel point l'économie m'en réclame, ça n'est pas prêt de s'arrêter. Parce que tant qu'il y aura de la demande, j'en ferai. Si ça s'arrête un jour, c'est parce qu'on m'aura demandé d'arrêter.

Mais tant que ça se vend... »

Guicho

de la fabrication, la pâte d'opium, est chimiquement manipulée grâce à des produits en provenance de Chine pour obtenir une poudre d'héroïne, brune en l'occurrence, qui est alors saupoudrée de fentanyl, substance qui se présente, elle, sous forme de poudre blanche. Guicho produit entre 8 et 10 kg de produit toutes les deux semaines... Dix neuf heures de route seront alors nécessaires pour acheminer la substance du Sinaloa à la frontière américano-mexicaine, à Tijuana précisément, au nord-ouest du pays, une des portes d'entrée principales des stupéfiants aux Etats-Unis. John sera payé 10 000 dollars pour faire passer la frontière à un kilo d'héroïne. Les risques sont importants, mais la chance sera de son côté cette fois-ci. Dans le flot des voitures qui font la queue aux heures de pointe, les chances de se faire contrôler sont relativement faibles mais sûrement pas négligeables... La frontière passée, d'autres chauffeurs prendront le relais et achemineront le produit dans différentes villes américaines, dont Boston. Là ce sont des grossistes comme El Perro del Bronx qui distribueront l'héroïne. L'homme se veut discret, passe-partout, un monsieur tout-le-monde d'apparence qui est pourtant en charge de la distribution de l'héroïne dans tout le nord-est des Etats-Unis, dont Boston. Il n'a confiance en personne. S'il accepte de faire l'interview, c'est parce que l'ordre vient d'en haut... Il ne sait plus quoi faire de son argent et explique que s'il s'arrêtait aujourd'hui, il aurait de quoi vivre jusqu'à la fin de ses jours. Alors ce n'est plus l'aspect financier du trafic qui le motive, mais les décharges d'adrénaline et surtout le pouvoir emmagasiné, associé à une sensation de puissance incomparable. Et ça n'a pas de prix, dit-il... Ce n'est pas lui qui vendra en direct le produit dans la rue ou à domicile. Ca, c'est le travail des dealers de terrain qui vendent l'héroïne mexicaine coupée au fentanyl, quand d'autres, comme Bobby par exemple, ne vendent désormais plus que du fentanyl seul car la demande est forte, ce qu'il n'arrive pas d'ailleurs à comprendre. Comment peut-on avoir envie de déambuler dans la rue comme un zombie ? Se demande-t-il. Il vend un produit qui lui rapporte, alors pas plus de question à se poser. Tant que la demande sera là, il la satisfera. Et si ce n'était pas lui, ce serait un



autre. Quand la nécessité économique fait loi, l'éthique personnelle est mise de côté... Pas de raison ici de moraliser le processus de fabrication, d'acheminement et de distribution de produits qui répondent à une demande de bien-être d'une population qu'il faudrait plutôt essayer de mieux accompagner pour limiter les dégâts. Au lieu de cela, comme nous le verrons dans les autres reportages, la police ou l'armée accomplit un travail intensif et exclusif de traçage du produit en espérant mettre la main sur des quantités suffisamment importantes pour se faire croire que l'impact sur le trafic n'est pas négligeable. Le cerveau humain est si bien fait que celui des policiers semble conditionné pour que la satisfaction du devoir accompli lors d'une saisie leur donne l'illusion d'un système qui tient la route...

La prière du sicario

Santiago travaille à Medellin, pour le Clan Del Golfo, un cartel colombien. Il n'est pas bien vieux, mais est pourtant à son service depuis plus de huit ans. On devine sous le foulard qui masque en partie son visage un regard qui ne semble pas bien menaçant. Santagio est pourtant un sicario, comme on appelle les tueurs à gage à la solde d'un cartel. Il menace ou tue à la commande les incompetents ou les indésirables. Il demande 330 dollars pour exécuter quelqu'un. Il sait bien que son espérance de vie dans ce milieu n'est pas bien élevée mais il semble s'être fait une raison et met en avant la nécessité de faire vivre sa famille jusqu'à temps que quelqu'un d'autre prenne sa place s'il lui arrivait quelque chose... Santagio n'est pas que tueur à gage. Il est aussi chargé, au moment du reportage, de surveiller une "planque". Il attend de la marchandise en provenance de la région montagneuse où elle est produite. Il ne s'agit pas ici d'héroïne, mais de cocaïne. La Colombie est le pays qui en fabrique le plus car la culture du cocaïer, arbuste qui donne sa fameuse coca, mot singulier qui désigne ses feuilles, y est cultivé traditionnellement depuis toujours, comme au Pérou ou en Bolivie... Cette cocaïne, sous sa forme chlorhydrate, c'est-à-dire la fameuse poudre blanche, est aussi le résultat d'un processus chimique à étapes qui nécessite

Extrait

« Avant de tuer quelqu'un, je vais à l'église. J'allume un cierge à la vierge Marie. Je ne crois pas en la religion, mais je crois en Dieu. J'ai dû tuer 5 ou 6 personnes. J'en ai trois autres qui attendent. Que Dieu me pardonne pour ça. »

Santiago



Extrait

« On me dit que l'état pourrait mettre un terme à tout ça d'un jour à l'autre. Mais en fait, au lieu de s'arrêter, ça augmente. »
Carlos

un certain nombre d'intermédiaires... Carlos est le premier d'entre eux. Cultivateur de coca, son plus gros client est le Clan d'El Golfo. Son travail consiste à partir des feuilles de coca pour arriver à une pâte qui constitue la base de la fabrication du chlorhydrate de cocaïne, la poudre blanche. Cette "pâte base" est ce qu'il reste après avoir fait mariner les feuilles dans un bain d'eau, d'acide et de kérosène. Le kilo de feuille vaut un dollar, mais le kilo de pâte base vaut, elle, déjà plus de 700 dollars. Une série de marges se feront, comme nous le verrons, à différentes étapes du processus... La prochaine est l'acheminement par voie navigable de cette cocaïne base dans d'autres laboratoires clandestins, toujours en pleine forêt, laboratoires où d'autres chimistes la cristalliseront. Une fois transformé en poudre de cocaïne, le produit vaudra alors au kilo 2 500 dollars à Medellin...

Mais avant d'arriver à destination dans la planque où Santiago l'attend de pied ferme, encore faut-il que la coca ait pu parvenir au bout du processus de transformation... Car l'armée colombienne a reçu pour mission de tout mettre en oeuvre pour limiter la fabrication, et elle ne fait pas les choses à moitié. Les ressources en armes, en explosifs et en produits d'éradication des cultures témoignent de l'importance des moyens financiers accordés à cette guerre à la drogue. Les fumigations aériennes étant interdites depuis 2015, les produits sont pulvérisés sur les champs de coca à même les cultures, au sol. Des missions commando sont envoyées sur le terrain. Les soldats sont déposés en hélicoptère dans la jungle avec pour objectif, dans un minimum de temps pour ne pas prendre le risque de contre-attaque, de détruire des cultures ou faire exploser des laboratoires clandestins. Le terrain est hostile, les voies d'accès difficiles, et le risque de tomber nez à nez avec des narcotrafiquants, important... On utilise les grands moyens. On arrache pied par pied, ou on fait joujou avec des explosifs dont la puissance semble démesurée quand il s'agit par exemple de détruire une simple cabane en bois et en tôle abandonnée semble-t-il depuis longtemps. Ca en est presque pathétique quand on sait que le combat est vain, et que ce qui est détruit là, repoussera ailleurs. La jungle colombienne est vaste et



Extrait

« Frida : Quand j'ai commencé à fumer, je l'ai dit à ma fille. Mais elle ne veut pas qu'on en prenne parce qu'elle dit qu'on est vieux. En plus elle a honte de nous. Si ma fille me voyait, elle me couperait le bras...

Il faut que j'arrête.

Je vais arrêter.

Mario : Oui, quand je serai mort.

Frida : Si tu veux. Mais je vais le faire.

Mario : Pas moi, j'aime trop ça.

Frida : Il adore ça. Ça le fait se sentir plus jeune. »

dense, et ces militaires ne semblent pas à leur place dans une guerre perdue d'avance. On aimerait qu'ils soient assignés à des tâches moins ingrates. Mais rien ne vaut apparemment une bonne balade en forêt et le risque de perdre la vie, tout ça pour quelques hectares de cocaïers déracinés parmi des milliers bien en terre, et un laboratoire détruit parmi des centaines bien actifs. A chacun ses priorités...

Arrivée à destination à Medellin, la cocaïne sera gardée quelques jours avant que l'ordre soit reçu de l'acheminer par camion puis par bateau jusqu'au port de Turbo, fief du Clan d'El Golfo, dans le golfe de Uraba, à 320 kilomètres de Medellin. Le port est surveillé bien entendu par la police, mais au jeu du chat et de la souris, les trafiquants sont très souvent gagnants... De là la substance partira pour l'Espagne, l'une des portes d'entrée principales du vieux continent. A son départ du port de Turbo le produit est passé de 2 500 dollars le kilo (à Medellin) à 5000 dollars. A son arrivée à Madrid, elle sera vendue 30 000 dollars le kilo... Mercedes fait partie du lot de ses revendeurs. Elle achète donc la cocaïne entre 30 et 35 euros le gramme et la revend le double. Toutes les catégories sociales font partie de sa clientèle. La cocaïne que Mercedes vend est particulièrement pure. Elle a fait le choix de la qualité et affirme ne pratiquer aucune coupe. Elle fournit à sa clientèle aussi bien de la poudre blanche classique que de la cocaïne "basée" au bicarbonate de soude, formule fumable de la cocaïne que l'on peut aussi bien appeler "crack" car il s'agit en fin de compte du même produit... Mais certains usagers basent eux-mêmes leurs produits. C'est le cas de Frida et Mario, en couple et consommateurs depuis plus quinze ans pour elle et plus de vingt ans pour lui. Ils ne décrocheront peut-être jamais de ce produit, considéré comme particulièrement addictif, et ce même s'ils en ont le désir, du moins elle...

La consommation de cocaïne en Espagne, sous toutes ses formes, a particulièrement augmenté ces dernières années, alors la police a du boulot mais semble là encore s'encombrer de tâches qui semblent dérisoires à l'échelle de la dimension du trafic et de la



Extrait

« Je fais ça pour nourrir ma famille. Que ne ferais-tu pas pour ta famille ? Tu ferais n'importe quoi pour elle... Il y a une demande forte de cocaïne, et tant qu'elle existe, il y aura des gens qui vont essayer d'en ramener pour satisfaire cette demande. »

Flaco

consommation. Quelques saisies d'ampleur permettent tout de même à l'occasion de s'auto-glorifier et de s'encourager entre forces policières, militaires et douanières. Mais si les trafiquants peuvent être effectivement contrariés, sans être dissuadés, ils ne feront alors que régler les problèmes en interne et demander simplement à Santiago de faire son travail de tri des encombrants. Pas plus, pas moins... Et le trafic reprendra de plus belle...

“La vida coca”

Retour à Tijuana pour un troisième épisode consacré lui aussi, comme celui qui suivra, au trafic de cocaïne, mais cette fois-ci côte ouest... Flaco est mexicain et est chargé par le cartel du Sinaloa, dont il est membre, de faire passer 8 kg de cocaïne de l'autre côté de la frontière, direction Los Angeles via San Diego, ville frontière côté américain. S'il fait le passeur c'est qu'il estime que les risques valent le coup d'être pris quand l'objectif est avant tout de nourrir sa famille. Quand John, dans le premier épisode, était payé 10 000 dollars pour faire passer un kilo d'héroïne, Flaco est payé lui la même somme mais pour en faire passer huit. La condamnation risque donc d'être plus lourde, d'autant que Flaco est lui mexicain. De plus, depuis les attentats de 2001, il explique que les contrôles frontaliers sont plus stricts, alors encore une fois, il faut faire preuve d'une extrême prudence et passer le poste frontière de San Ysidro aux heures de pointe pour se fondre dans la masse en espérant ne pas être contrôlé dans le flux des 70 000 véhicules à la journée... Flaco va, lui, réussir la première étape de sa mission quand d'autres, un passeur sur dix estiment les policiers, se feront arrêter, saisir leur marchandise et conduire au poste pour tenter de remonter à la source. Les policiers, là encore, travaillent au feeling, au faciès, à l'humeur, à l'attitude des conducteurs. On part à la pêche au gros avec des chiens renifleurs ou des scanners qui voient presque tout...

A San Diego, Flaco rejoint une planque où Oso l'attend. Son travail consiste à vérifier la pureté du produit. Le test est purement gustatif. On mesure approximativement le temps qu'il faut à la



bouche pour s'engourdir. En l'occurrence, c'est de la très bonne cocaïne, nous annonce Oso, de la "Fischscale" (écaille en français) comme il dit. Le kilo de cocaïne valait 10 000 dollars à son départ de Tijuana, il vaudra 50 000 dollars à Los Angeles, destination finale... Pour y arriver, Flaco va changer de véhicule au cas où il ait été tracé depuis la frontière. Ce véhicule, c'est D. qui va lui préparer dans son garage. Il sait où planquer les kilos de cocaïne. Il utilise les sièges, les portes, les réservoirs d'essence, les pneus. Il fait parfois de faux planchers. Tout doit avoir l'air normal. Il sait comment faire pour tromper la vigilance des chiens et le voyeurisme des scanners. La voiture prête, Flaco n'a plus qu'à rouler jusqu'à L.A. en espérant ne pas être intercepté sur la route car les policiers sont là pour faire leur job eux aussi. La traque est fastidieuse. Elle demande de la patience et de la persévérance, mais est parfois gagnante... Flaco livrera finalement sans encombre ses huit kilos de produit en banlieue de L.A. D'autres prendront alors le relais. Le cartel travaille avec tout un tas de dealers indépendants. La cocaïne sera distribuée dans toute la ville, des quartiers les plus populaires aux quartiers les plus huppés...

Extrait

« L.A. me fait et me détruit.
Chaque jour, je me demande
ce qui va être le plus dur.
Vais-je tomber plus de ce côté,
ou plus du côté où je ne veux
pas être ? Parce que cette
ville ne s'en soucis pas.
Elle s'en fout de tout. »
Shadow

Direction Skid Road, secteur de Los Angeles connu pour ses consommateurs de crack sans domicile fixe, qui vivent là à la rue pour beaucoup, en quête de flash à répétition... Shadow est un vendeur local qui cuisine lui-même la cocaïne avec du bicarbonate de soude pour vendre ensuite sa free base à la dose en faisant quasiment du porte à porte. Il sait où trouver ses clients et va à leur rencontre. Il veut rester le plus discret possible mais sait bien que cette situation de vendeur de rue est fragile... A 16 km de là, toujours à LA., le quartier résidentiel de Compton où Gizmo travaille depuis peu de temps. Il vend lui aussi à la dose, au gramme, non pas du crack mais de la poudre. Il profite de la manne financière que ce produit représente. La cocaïne est particulièrement disponible à L.A. car s'est démocratisée. Le marché est à portée de main et les clients nombreux... Bien entendu, il y a ceux qui dealent et ceux qui braquent les dealers. T-Bonne fait partie de ces derniers. Quelques liquidités dans les



poches, ou grammes de cocaïne et d'herbe dérobés à droite à gauche à l'occasion puis revendus dans les fêtes, T-Bonne profite aussi à sa manière de ce monde festif de L.A. Les gens vivent ici ce qu'il appelle "La vida coca"... Pendant ce temps-là la police tente d'empêcher le flux de cocaïne, dont une partie passe par voie fluviale et maritime, de traverser la frontière. Les patrouilles sur l'eau se multiplient et essaient de mettre la main sur les "panga" (nom donné aux petits bateaux de pêche mexicains) douteuses. Elles font la route depuis le Mexique et sont difficiles à détecter au radar. Parfois, ce ne sont pas des kilos de cocaïne qu'elles transportent, mais simplement des migrants. Pour cette police des mers, tous les jours se suivent et se ressemblent finalement, à l'image d'une course-poursuite sans fin contre des trafiquants en nombre, bien organisés et ayant souvent quelques longueurs d'avance...

Les bouchons de Rotterdam

Extrait

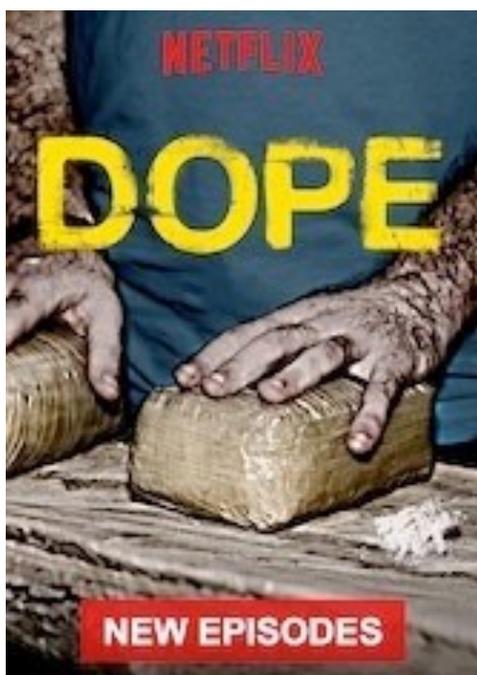
« Oui, c'est de la bonne came "la pink". Et je sais de quoi je parle. Je me réchauffe de l'intérieur. Je me sens chaude, mes oreilles font des battements, ma bouche picote. Oui, c'est comme flotter, tu vois ? Oui c'est un sentiment merveilleux. »
Ursula, une cliente de Mr Pink

Pour finir, la série documentaire nous fait traverser l'Atlantique direction Rotterdam, le plus grand port d'Europe. Ici le marché est particulièrement concurrentiel et saturé. Le volume de cocaïne qui arrive dans cette ville hollandaise est en forte augmentation ces dernières années, et les dealers trop nombreux. Chaque dealer indépendant doit se faire sa place et les revenus ne sont pas toujours aussi importants que ceux espérés... Mr Pink par exemple nous explique que ce n'est pas aussi facile qu'avant. Il deale depuis 1984, et à l'époque il y avait des "junkies" partout nous dit-il. C'est la raison pour laquelle il s'était positionné dans ce secteur d'activité. Il gagne aujourd'hui 250 euros par jour en moyenne, mais nous laisse donc penser que ses revenus étaient bien plus importants auparavant. Ce n'est pas faute de vendre un produit qu'il estime de très grande qualité et qu'il appelle "la pink" à cause de sa couleur. Ses critères de référence sont la puissance des effets et bien sûr le potentiel addictif, pour fidéliser les clients. Il base la cocaïne avec de l'ammoniaque (Le bicarbonate de soude serait préférable car moins toxique) et ajoute à son crack un bonus : de l'alcool qu'il fait flamber sur sa pâte de cocaïne base. Ce qu'il



Extrait

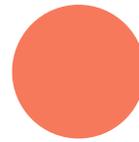
« On a un groupe notoire. Ils aiment nous traiter de gang. Ils aiment nous appeler le crime organisé. On aime appeler ça la famille, mec, parce qu'on protège ce qui est à nous et on ne laisse pas des salauds nous faire du mal sans les punir. »
OG Dred



estime être un petit plus, et sa marque de fabrique, semble séduire ses clients, même s'ils restent peu nombreux... Ce que Mr Pink constate à son niveau, à savoir un marché saturé, OG Dred, chef de réseau, le constate aussi à plus grande échelle. Il vend en gros et contrôle toute la zone de Rotterdam. Des complices à lui sont au port et se font payer pour fournir des cartes d'accès aux trafiquants... Mais, pour se développer, OG Dred doit viser l'international. Il va s'installer à Maastricht, plus au sud, place stratégique où beaucoup de dealers convergent de toute l'Europe pour se fournir...

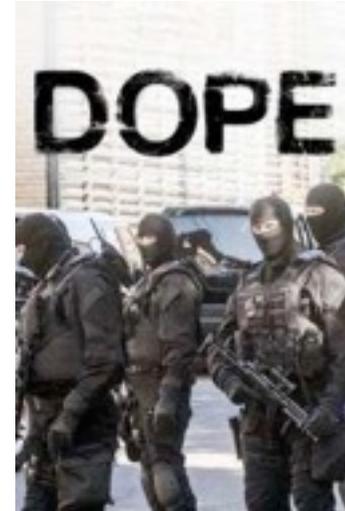
Mais que fait donc la police ? Depuis trois ans, elle a amélioré son travail. Les saisies sont plus importantes et compliquent la tâche des trafiquants. Et qui dit plus de saisies, dit plus de sous dans les poches de la police qui a fait du bon boulot, donc plus de moyens pour lutter contre le trafic. Ce cercle vertueux pourrait satisfaire un grand nombre d'idéalistes qui pensent que ces saisies en nombre impactent la disponibilité des produits, en l'occurrence la cocaïne, mais ce serait sans compter sur cette fameuse concurrence dont nous avons déjà parlé. Quand un trafiquant est contrarié par une saisie, d'autres se positionnent sur le marché laissé vacant, et les consommateurs ne sont alors jamais en reste... Ce qui inquiète finalement le plus les dealers, d'après leurs témoignages, ce ne sont pas les policiers mais les concurrents. Nous savons depuis bien longtemps déjà que cette concurrence est source de violence dans un milieu où les codes ont été bousculés et où le chacun pour soi prédomine... Au jeu du chat et de la souris, ce sont les souris qui meurent parfois, mais sûrement pas alors tuées par le chat. Celui-ci ne sait tellement pas où donner de la tête qu'il se contente d'en avoir attrapé deux ou trois pour parader pensant avoir contribué ainsi, utopiquement, à la lutte contre les dégâts des rongeurs. Pendant ce temps-là les souris se tuent entre elles, et les victimes collatérales sont légions...

MAIS AUSSI



DOPE - saison 01 - 2017

Dans cette 1ère saison de la série documentaire, rendez-vous tout d'abord à Oakland où la police et les trafiquants de cocaïne se cherchent et se trouvent parfois... A Baltimore ensuite, la ville s'est transformée en "capitale américaine de l'héroïne", où le fentanyl a su se faire une place de choix... Le 3ème épisode fait passer la frontière à des tonnes de marijuana du Mexique aux Etats-Unis, et le 4ème et dernier nous envoie à Chicago où le trafic de crack engendre une violence sans précédent...



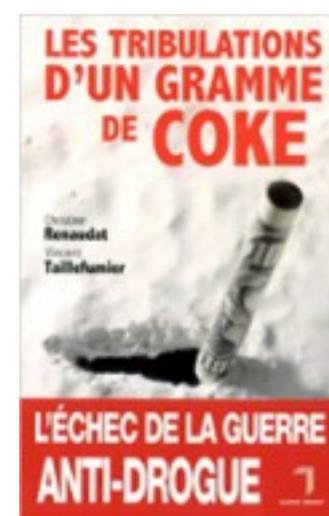
DOPE - saison 02 - 2018

Dans la deuxième saison on suit à nouveau, dans un premier épisode, le parcours d'acheminement de la cocaïne depuis sa fabrication jusqu'à sa consommation... Le deuxième épisode est consacré, lui, au trafic de méthamphétamine dans l'Indiana... Le troisième épisode nous invite à la rencontre de la "molly" de Détroit, nom donné aux Etats-Unis à la MDMA, molécule active de l'ecstasy... Le dernier épisode est consacré enfin au deal d'héroïne à Atlanta...



Les tribulations d'un gramme de coke - 2011

Cet ouvrage collectif, est écrit sous la direction de Christine Renaudat et Vincent Taillefumier, et est publié aux Editions Florent Massot... Extrait de la présentation de l'éditeur : « *Cultivateurs de coca, apprentis chimistes, familles de pêcheurs prêts à risquer leur vie pour transporter la marchandise, "mules" avalant telles des kamikazes des capsules de cocaïne, dealer européen, consommateur parisien qui joue à cache-cache avec la police, tous parlent sans fausse pudeur du plus gros négoce illégal au monde...* »





LA CHALEUR DU CRISTAL

RÉCIT PHOTOGRAPHIQUE
PAROLES AUX USAGERS
(FLASH-BACK)



A PROPOS DE L'OUVRAGE PHOTOGRAPHIQUE DE ANTOINE D'AGATA EDITÉ PAR IMAGES EN MANOEUVRES EDITIONS ICE

« Complexité de gérer de front ma pratique et les situations extrêmes que je m'efforce de vivre. Ethéromane, junkie, dealer ou ivrogne. J'ai toujours su gérer la dépendance. Mais dès les premières prises, à Tijuana, à Tokyo, j'ai été sous l'emprise forcenée de l'ice qui a anéanti ma volonté.. Je me perds dans les fictions que la drogue génère. Au delà des symptômes d'ivresse, c'est l'idée même de l'ice qui chaque jour gouverne mes terreurs et mes ivresses. »

Antoine d'Agata - Extrait p.230

Pour ce premier article de notre nouvelle rubrique "Parole aux usagers", nous revenons sur *Ice*, cette oeuvre emblématique d'un photographe qui a su se mettre en action et, comme il le dit, assumer sa responsabilité de journaliste en infiltrant totalement, en quelque sorte, le monde de la prostitution cambodgienne et les usages de substances qui y sont associés. Plongé dans l'univers où nous invite Antoine d'Agata c'est accepter, comme lui, de s'y perdre un peu, beaucoup, etc... Ames sensibles s'abstenir. Ici on ne fait pas semblant avec les usages et les pratiques, dans une frénésie de sexe et de consommation de stimulants en vase clos...



adagata@gmail.com to rgari@mail.com

Dans ce journal de bord d'un parcours intime qu'il donne à lire et à voir dans un échange de mails et un ensemble de photographies crues, Antoine d'Agata partage avec son complice d'édition Rafael Garido, son éditeur, mais aussi par la même occasion avec le lecteur et le voyeur une expérience de vie sexuelle et d'usage compulsif de produits. *Ice* est donc un mélange de correspondances, de photos, de récits à la troisième personne, dans un tourbillon de mots et d'images où la réalité est sous effets psychoactifs... On ne quittera qu'à quelques occasions une chambre sale, aux murs lézardés, des "bas-fonds" de Phnom



« Ka apprend à A à combiner les doses de ice et de yama. Selon Ka : La fumée du yama est plus dense et reste dans le corps ; celle de l'ice est plus légère, rentre dans le cerveau et n'en sort plus. »

Extrait du récit
de Rafaël Garido p.196

Penh, la capitale cambodgienne où Antoine d'Agata a posé régulièrement ses valises de reporter entre 2007 et 2011. L'objet de sa venue : la commande de l'agence Magnum, à laquelle il appartient, d'un reportage sur la pédophilie dans les karaokés... Mais la prostitution dont Antoine d'Agata sera témoin, ne sera pas celle qui intéresse l'agence à ce moment-là, et le photographe est alors invité à rentrer... Il ne rentrera pas, et restera collé au matelas poisseux d'une chambre, peut-être pas toujours la même, où les prostituées défilent, accompagnées parfois de leur dealer. On échange des liquidités contre un acte sexuel tarifé ou des doses de yama (Nom donné au Cambodge à la méthamphétamine. En Thaïlande, on parle de yaba), ou d'ice, Christal meth, que les usagers différencient visiblement du yama car ne se présente pas de la même manière et n'a pas la même consistance. Le yama se présente sous forme de comprimé mélangé avec de la caféine. Son nom est celui du dieu des morts dans la mythologie de l'hindouisme védique. L'ice, quant à elle, se présente sous forme de cristaux translucides. La fumée du yama est semble-t-il plus épaisse que celle de l'ice, mais les effets de cette dernière sont plus intenses et durent plus longtemps, dicit Antoine d'Agata. Les deux produits peuvent donc se fumer, mais aussi se sniffer ou s'injecter... Ce ne seront pas les seuls produits consommés par Antoine ou les prostituées qui partageront ce temps de vie : la coke, la MDMA, le speed, l'héroïne et l'alcool font partie de pack défonce en continu. On consomme ce qu'il y a à disposition. On prend ce qu'on a à prendre pour entrer dans le trip qui accompagne l'acte sexuel... Chaque série de shoots diffère de la précédente et complète le tableau d'un parcours d'usage plein, régulier et intense...

Ka pour Antoine, Antoine pour Ka

Une femme prendra plus de place que les autres, une prostituée vietnamienne d'une trentaine d'années rencontrée fin 2007 et dont il partagera une chambre pendant six mois sans en sortir ou presque. Rafaël Garido décrit la jeune femme comme une consommatrice d'ice et de yama, se rasant méthodiquement les



« - Ka : Je suis folle et toi aussi tu es fou. Si je te donne de la merde, tu te fous en l'air. On se met dans la merde comme ça.

- A : C'est mon choix.

- Ka : C'est pour cette merde que tu viens ou quoi ? Qu'est-ce que tu veux de moi ? »

Extrait p.212

sourcils et le crâne, traçant deux sobres lignes noires d'eye-liner sur ses yeux dont le gauche est marqué d'une grande tache bleuâtre qui s'étend jusqu'à la joue, et se parant d'une perruque quand elle sort à la recherche de clients. La chambre qu'Antoine et Ka partagent est décrite comme particulièrement austère, jamais nettoyée, rouge avec des murs couverts de merde de chien... Les produits, il faut sortir les acheter ou alors ils viennent à eux par l'intermédiaire de dealers-livreurs. Le binge de sexe et de substances est la conséquence logique d'un craving prononcé. On fume, on baise, on fume, on baise... Les séries photographiques qui accompagnent le récit sont à l'image de ce que vit l'unique client mis en image, à savoir Antoine d'Agata, et ce que vivent les prostituées, dont Ka, qui occupent son lit, vendent leur corps et fument, chaque activité étant pratiquée l'une après l'autre ou l'une en même temps que l'autre. Les usages de ces stimulants puissants que sont les amphétaminiques font partie ici de l'engagement dans la pratique sexuelle du client et des prostituées. Ils n'anesthésient pas la douleur d'un travail pénible, mais poussent à l'exacerbation du désir... Antoine d'Agata met en avant, d'après son ami éditeur Rafaël Garido, l'importance de ne pas réduire les prostituées à des victimes. Ses propos, rapportés par l'éditeur, sont les suivants : « *L'ice par exemple, en tant qu'aphrodisiaque, leur permet de sentir du désir, d'avoir des orgasmes, donc d'être actives et d'atteindre le plaisir au lieu de juste supporté le truc.* ». Une sorte de chemsex tarifé finalement... Attention aussi de ne pas imaginer que la consommation compulsive d'Antoine est circonstancielle et qu'elle n'est que la résultante de ses pratiques sexuelles auprès de prostituées vietnamiennes au Cambodge...

De l'expérimentation à l'usage addictif

Les tout premiers usages de cristal meth d'Antoine d'Agata datent d'un séjour au Mexique en 1999. Si ce que l'on appelle le triangle d'or asiatique, à savoir cette région montagneuse à cheval sur la Thaïlande, le Laos et la Birmanie s'est reconverti en zone de fabrication de méthamphétamine, le Mexique n'est pas en reste



« Doses d'ice par jour : difficile à dire, quotidiennes en tout cas, mais cristaux à disposition en permanence donc le seul critère était toujours de maintenir l'intensité des sensations, de l'excitation sexuelle, ou amoureuse, ou de contrer la dépression et la parano, etc... ou de relancer l'énergie générale tout simplement. »
Extrait p.110

quand il s'agit de fabriquer et d'acheminer ces produits sur le continent Nord-Américain ou en Europe... Mais c'est au Japon en 2007 qu'Antoine d'Agata commence à consommer de l'ice plus régulièrement. L'usage de ce produit, accompagnant celui d'autres, et ce bien avant donc le long séjour au Cambodge, s'est prolongé et intensifié par la suite... L'ice se fume dans des pipes à eau artisanales ou en chassant le dragon (Inhalation des vapeurs d'un produit déposé sur une feuille d'aluminium chauffée par en dessous), de la même manière que le yama cambodgien ou le yaba thaïlandais. Les sessions de consommation peuvent s'enchaîner à un rythme soutenu. Antoine d'Agata parle de cycles ou de phases de flash/intensité auxquelles on ne peut échapper tant que le produit est à disposition. A l'image d'un usage de crack, l'irrésistible envie de revenir à la puissance des effets tient le consommateur, et le pousse à fumer non-stop. Puissance des effets plus forte que l'héroïne ou le crack affirme Antoine d'Agata... Qui dit puissance et disponibilité du produit, dit facteurs de risque d'addiction, pour peu que les circonstances, le contexte, l'environnement et les dispositions psychologiques de l'utilisateur soient au rendez-vous...

Cet usage compulsif dans lequel est entré Antoine d'Agata, photographe qui ne s'engage pas à moitié, va malheureusement l'éloigner de son travail pendant de longues périodes. L'objet de ses reportages finit par être l'obstacle même à son écriture photographique. Rafaël Garido rapporte dans un récit consacré à son ami les propos du photographe : « *J'ai commencé à photographier car je voulais rendre compte de ces lieux et de ces gens extraordinaires. Maintenant, plus les choses deviennent extrêmes, moins je suis capable d'en tirer quelque chose. Je crains de ne plus être capable de rendre compte...* »... Il y aura quelques moments de répit malgré tout, au Brésil, Danemark, Espagne, Liban, Japon... pays traversés à l'occasion pendant ces cinq ans, moments de répit où les courtes phases d'abstinence ou de "*juste mesure et balance dans les produits chimiques*" comme le dit Antoine d'Agata, permettent de reprendre le contrôle et faire son travail de prises de vue... Mais l'addiction s'est présentée assez



« L'addiction intense au plaisir se dilue brutalement dans l'anonymat des sens éteints. L'intensité du manque est part entière de l'assouvissement, sentiment insidieux d'une destruction inéluctable. Le corps de l'autre comme antidote encore opérant à l'aliénation du corps vis à vis de lui-même. »

Extrait p.150

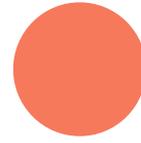
rapidement finalement, car, comme le dit son ami Rafael Garido, la démesure est inscrite au coeur des usages d'Antoine et des prostituées qui l'accompagnent, tandis que « *La photographie est mesurage : temps, distance, lumière. Mesurage et mesure. calcul* »... Antoine d'Agata liste les signes de l'addiction dont il est l'objet, entre effets indésirables d'un usage compulsif, indices d'une dépendance forte, et symptômes d'un manque profond. Dans cette liste de plus d'une centaine de signes, énonçons seulement les tout premiers : *étourdissements, confusion, détresse respiratoire, perte de coordination, engourdissements, hallucinations visuelles et auditives, comportements obsessionnels, dépression, intense colère, paranoïa, attaque de panique, etc...* J'en passe et des meilleures... L'addiction aux produits se combine ici avec une addiction au sexe. L'une accompagne l'autre dans une spirale qui semble sans fin... Une seule échappatoire pour Antoine d'Agata : fuir les objets du désir. En décembre 2010, Il quitte dans la précipitation l'hôtel dans lequel il séjourne de peur d'avoir été dénoncé à la police pour ses usages... Il ne reverra plus Ka...

Biographie (source : Site Artsper et wikipedia)

Antoine d'Agata est un photographe français né à Marseille le 19 novembre 1961. Né de parents siciliens, il vient d'un milieu de commerçants de bouche. À partir de l'âge de 17 ans, il s'intéresse aux mouvements punks et anarchistes marseillais. Il part étudier la photographie à New York en 1990... En 1998, il publie ses premiers ouvrages, et est représenté par l'agence Vu à partir de 1999. En 2001 il remporte le prix Niépce décerné aux jeunes photographes. En 2004 il intégrera l'agence Magnum et parcourt le monde entier pour des reportages photo journalistiques... Il est exposé aux Rencontres d'Arles en 2009, invité par Nan Goldin. Il anime aussi des ateliers, des cours de photographie, participe à des colloques un peu partout dans le monde et expose régulièrement. Son travail de photographe et de vidéaste est reconnu et son parcours inspire même des fictions cinématographiques...

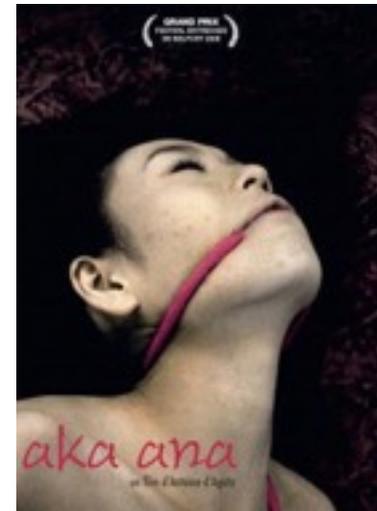


MAIS AUSSI



Aka Ana, un film de Antoine d'Agata

Dans cet objet filmique difficile à résumer, les corps continuent de se rencontrer au plus près les uns des autres. Le film, sorti en 2008, prend la forme d'un journal intime, celui d'un photographe qui a séjourné au Japon entre septembre et décembre 2006, et qui nous raconte les femmes de la nuit qu'il a eu l'occasion de rencontrer intimement. Ici encore, les usages accompagnent les pratiques sexuelles tarifées...



Atlas, un film de Antoine d'Agata

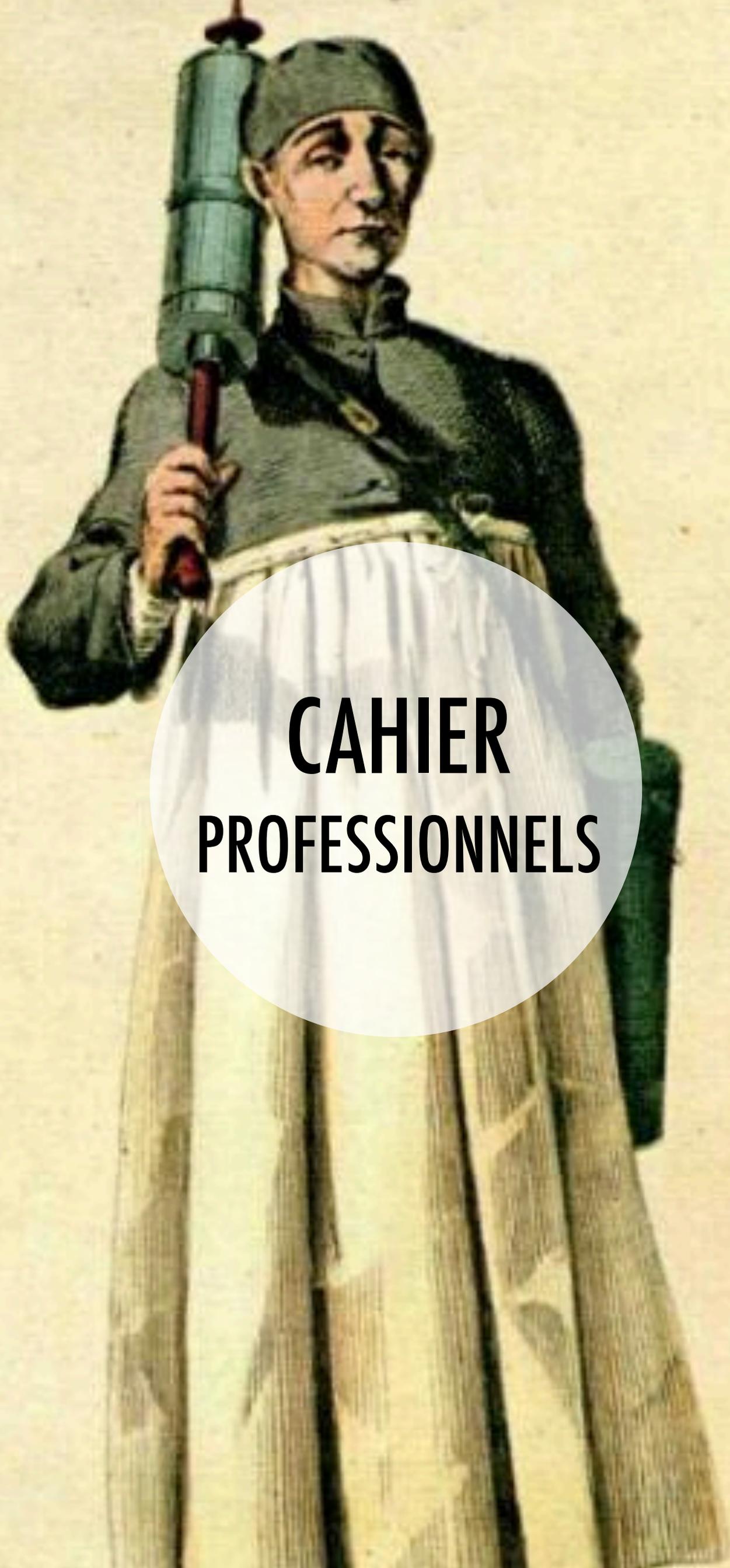
Cette fois-ci, Antoine d'Agata filme et donne la parole à des femmes prostituées du monde entier. Elles sont cambodgiennes, suédoises, norvégiennes, ou havanaises et pratiquent leur métier dans des environnements aussi peu confortables que les femmes japonaises d'*Aka Ana*. Elles racontent elles aussi les usages qui occupent une place de choix dans leur parcours professionnel. Le film est sorti en 2014...



Le désir du monde, entretiens avec Christine Delory-Momberger

Dans ces entretiens d'Antoine d'Agata, publiés en 2008 aux Editions Téraèdre, le photographe raconte son parcours personnel et professionnel, tous les deux extrêmement mêlés. Pour Antoine d'Agata, difficile de dissocier son travail d'un engagement dans la vie et dans le monde. L'occasion d'en savoir un peu plus sur cet artiste hors-norme...





**CAHIER
PROFESSIONNELS**



Cette rubrique relaie et présente des parutions de professionnels du champ des drogues et addictions. Ces documents sont souvent en libre accès dans leur version numérique.



[A propos du n°91 de la revue SWAPS](#) [Le consensus de Vienne - 62ème session](#) [de la Commission des stupéfiants](#)

Il y a dix ans, à Vienne, les états se réunissaient en session extraordinaire pour déclarer solennellement que l'objectif de la décennie à venir était « *d'éliminer ou réduire significativement et de façon mesurable l'offre et la demande de drogues illicites, le trafic ainsi que le blanchiment d'argent* ». Houps!!! Il n'y a pas eu besoin d'attendre 2019 pour faire le constat d'échec d'une ambition tout simplement irréaliste, voire surréaliste, d'autant plus que l'orientation de la politique internationale restait prohibitionniste. Sous la pression de quelques pays d'Amérique latine qui souffraient des conséquences désastreuses de la guerre menée à la drogue, une session extraordinaire de l'ONU fut organisée à New York en 2016 pour faire le point et tenter d'avancer. La nécessité de recherche d'un consensus ne permit malheureusement pas de remettre en cause la prohibition, mais quelques bons mots de la déclaration qui fut signée cette année-là mirent en avant une demande d'efforts des états concernant la santé et le respect des droits humains fondamentaux. Chacun bien entendu fera comme il l'entendra, et le président Philippin par exemple, Rodrigo Duterte, proposa en toute impunité qu'un permis de tuer soit délivré à la population et à la police, permis d'éliminer donc tout usager ou dealer de drogues au gré des convenances personnelles. Si l'ONU se charge de contrôler le trafic de

Extrait de l'article

« A la CND, c'est le consensus qui l'emporte, mais on peut tout dire, ou presque... Ainsi les manifestations sont interdites au sein du Vienna International Center. Les militants de la société civile qui protestent devant le stand des philippines... .. sont vite interpellés et reçoivent un "blâme". »

Christelle Destombes, p.21



Extrait de l'article

« ... un système international qui s'est tellement complexifié qu'il en vient maintenant à se contredire lui-même. Car comment interdire ce qui est de l'autre autorisé et encadré en vue de la fourniture en amont des industries pharmaceutiques, aux fondements mêmes de nos systèmes de santé depuis un siècle. »

Alexandre Marchant, p.12

drogue, elle ne se charge par contre pas de contrôler les mesures prises par chaque pays pour atteindre l'objectif. La fin justifie visiblement les moyens... Bref, trois ans plus tard, en 2019 donc, la commission des stupéfiants se réunit malgré tout, en lieu et place de la session extraordinaire qui devait initialement se tenir, pour décider d'un plan d'action pour la décennie à venir, à savoir la décennie 2019-2029... Rien de neuf ne sortira de cette rencontre car la recherche de consensus fige les positions des uns et des autres, et malheureusement l'idéologie prohibitive des pays les moins progressistes pèse un âne mort dont l'odeur finit par incommoder un certain nombre d'autres nations qui ont ou vont finir par tracer leur route de leur côté en marge des conventions internationales. Ce point de basculement, matérialisé par les politiques canadiennes et uruguayennes par exemple, ou même bolivienne, et auquel fait allusion l'historien Alexandre Marchant dans un article qui retrace l'histoire de ces assemblées onusiennes, invite de plus en plus d'états à changer de paradigme et à envisager des politiques radicalement différentes de celles imposées par l'ONU. Gageons que les écarts entre politiques progressistes et politiques traditionnelles vont grandement se creuser et que l'opportunité de se réunir pour atteindre le consensus au niveau international va de plus en plus sembler ridicule, donc malvenue...

Malheureusement, la place de la société civile et des usagers, véritables acteurs de terrain, est particulièrement restreinte dans ces grandes messes de la lutte antidrogue, et pourtant c'est au quotidien, loin des conférences, des pupitres, et des tables rondes que se joue l'impact d'une politique nationale et internationale. Les visites que nous proposent Vincent Benso (sociologue) et Didier Jayle (addictologue, directeur de SWAPS), de ce qu'ils appellent des "scènes de consommation à haut risque", devraient permettre d'alerter les pouvoirs publics et inviter à plus de pragmatisme en développant la réduction des risques et

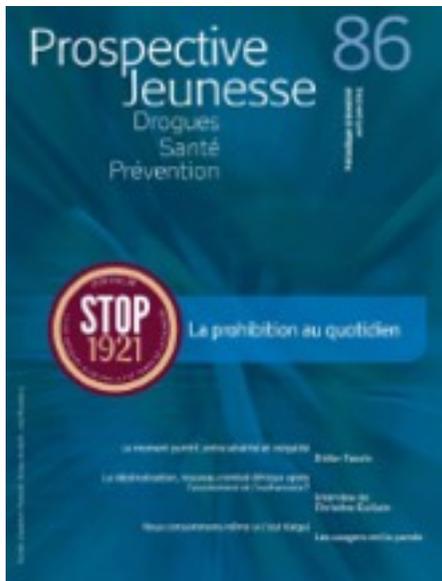


Extrait de l'article

« Trois lieux, trois équipes, trois populations, mais trois points communs : une précarité dont il est difficile de savoir si c'est la cause ou la conséquence de l'addiction aux substances, un climat de stigmatisation vis-à-vis des usagers et par extension vis-à-vis de ceux qui s'en occupent, un combat pour le droit de ces hommes et de ces femmes pour leur permettre de vivre dans la dignité. »

Vincent Benso
et Didier Jayle, p.33

des dommages en partie liés à la répression, et en ouvrant par exemple bien plus de salles ou lieux de consommation à moindre risque... Quand on parle de scènes publiques de consommation, il ne s'agit pas, bien entendu, de faire référence aux nombreux seatings informels de fumeurs de cannabis, produit illégal bien moins stigmatisé de nos jours que tous les autres, mais bien plutôt de lieux d'usage et de deal, très identifiables, pour fumeurs de crack ou injecteurs de cocaïne ou d'héroïne. Les lieux de consommation à ciel ouvert, ou en sous-sol, visités ici sont situés à Aulnay-sous-Bois/Sevran, à Paris Porte de la Chapelle et à Marseille... A Aulnay, dans un bâtiment désaffecté de l'hôpital qui abrite un centre d'accueil, mais aussi dans les environs, les seringues sont ramassées par dizaines de milliers chaque année. Sur ce que l'on appelle "la colline du crack", Porte de la Chapelle, les usagers et modous sénégalais se côtoient le temps de faire affaire pour ensuite être chassés par les forces de l'ordre, et finir par revenir quelques jours ou semaines plus tard... Dans le quartier de Frais Vallon, dans les 13ème et 14ème arrondissements de Marseille, un certain nombre de spots de consommation ont été identifiés par les acteurs de terrain : parkings, décharges, issue de secours d'un théâtre, ou réservoir désaffecté où chacun attend son tour pour se "shooter"... Les conditions sanitaires et sécuritaires dans lesquelles ces usages sont pratiqués ne font qu'aggraver la précarité des usagers et devraient alerter les pouvoirs publics sur la nécessité de donner aux structures associatives des moyens conséquents pour faire un travail de terrain indispensable et conserver le lien avec ces citoyens consommateurs qui ont bien plus besoin de suivi et d'accompagnement bienveillant que de politiques supposées dissuasives. Le jour où les gouvernements auront compris que mettre des bâtons dans les roues des usagers ne fait qu'aggraver leurs conditions de vie, et encourage par la même occasion des consommations à risques non souhaitables, un grand pas sera franchi...



A propos du numéro 86 de Prospective Jeunesse - Drogue Santé Prévention *La prohibition au quotidien*

En Belgique, la loi sur laquelle reposent les politiques publiques de lutte contre les usages et les trafics, et à laquelle s'opposent un grand nombre de professionnels du champ des addictions, n'a pas quelques décennies comme en France, mais presque un siècle. Ce numéro 86 de Prospective Jeunesse est estampillé "STOP 1921", « *une plateforme qui vise à rassembler différents acteurs de la société civile mais aussi à provoquer un débat public sur la loi Drogues, et qui tient son nom de l'année de sa promulgation.* » Cette loi du 24 février 1921, comme l'explique Caroline Saal, rédactrice en cheffe de la parution, a créé une image de l'utilisateur marginalisé et a alimenté les représentations stigmatisantes de ceux qui avaient fait le choix de consommer et donc d'enfreindre cette loi, loi qui a eu l'occasion d'être révisée depuis sa promulgation, dépénalisant par exemple la détention de cannabis pour son usage personnel. Malgré tout, elle garde en mémoire les premières mesures prohibitives, et invite la morale dans la partie. Et quand la morale s'en mêle, les politiques entrent dans la danse... La loi belge de 1921 s'inspire clairement de la loi française de 1916 et traduit dans le droit national les dispositions du traité signé en 1912 à La Haye. Il s'agissait à cette époque de lutter contre l'usage d'opium, et ses fumeries, et de contrôler les flux de marchandises. Pas plus pas moins, mais suffisamment pour que la machine législative belge s'emballer, entraînant des confusions dans l'application des textes qui s'empilent. Plus près de nous dans le temps, un arrêté royal de 2017 et

« Juristes et avocats spécialisés s'accordent à dire que la législation actuelle est floue, entraînant l'insécurité juridique. »

Sarah Fautré, coordinatrice de la Liaison antiprohibitionniste
Sébastien Alexandre, directeur de la Fédito Bruxelloise



« Si la population carcérale, et plus largement la population sous main de justice, augmente, ce n'est pas parce qu'il y a plus de criminels et de délinquants, mais parce que nous sommes devenus plus sévères. »

Didier Fassin, p.4
Auteur de "Punir, une passion contemporaine" aux Editions

une circulaire de 2015 qui le précédait ajoutent à la confusion du corpus de lois tentant de réglementer, ou plutôt d'interdire, la production, la détention, la distribution et les usages de certaines substances. Tout le monde s'y perd, et personne n'y gagne... Une constante : la valeur refuge de la punition, que Didier Fassin, anthropologue et sociologue, met en réflexion en introduction de ce numéro. Cette "inclination punitive" dont il nous parle, n'est pas nouvelle et s'explique en partie par la tendance des gouvernants à surfer sur la vague des inquiétudes de la population et à tenter de trouver des boucs émissaires. La sévérité des lois rassure, mais l'échec de la prohibition est rarement associé à son inefficacité, mais plutôt à son manque d'application stricte. On demande à isoler les usagers et les dealers pour protéger nos jeunes d'un "fléau mortifère", responsable supposé de beaucoup de leur maux. Il semblerait que ce soit souvent l'arbre qui cache la forêt... Entre les quatre murs d'une prison, les usages et les trafics ne se volatilisent pas, bien au contraire. Ils font partie de l'univers carcéral. Les non consommateurs peuvent le devenir et les apprentis dealers prendre des contacts et s'aguerrir auprès des pros. A leur sortie, la vulnérabilité sociale des ex-détenus risque de les aventurer en marge d'une réinsertion qu'ils méritent pourtant...

Il suffit de donner la parole aux "rebelles fonctionnels", comme les appelait le sociologue Emile Durheim, que cite Caroline Saal dans son article, pour comprendre les raisons pour lesquelles ces lois prohibitives sont loin de faire l'unanimité... Les personnes interrogées par Caroline Saal viennent de milieux socioprofessionnels très différents, et montrent à quel point ces problématiques touchent tout le monde et que les usages de drogues illégales, et donc les infractions à la loi, ne sont pas réservés à une communauté en marge de la société. Ils remettent tous en cause des lois répressives qui font plus de mal que de bien... Arthur, 50 ans, enseignant, revendique le droit au psychédélisme, aux



« Je pense que des gens consommeront toujours des drogues. Inspirons-nous du Portugal ! Dans la législation, il faut autoriser les lieux de testing, renforcer la prévention dans les écoles. Notre politique devrait être guidée par la bienveillance. »

Odile, 27 ans, étudiante, p.13

états de conscience modifiés pour développer une connaissance intime de soi... Hélène, 28 ans, cheffe de publicité, raconte que les produits sont disponibles, et que ce n'est pas une loi prohibitive qui découragera les dealers, tant que la demande est là du moins. Elle aimerait que les produits soient bien plus contrôlés pour éviter les mauvaises surprises... Odile, 27 ans, étudiante, atteinte d'endométriose, revendique un usage thérapeutique du cannabis, mais aussi un usage récréatif contrôlé. Elle regrette que la prohibition empêche une parole libérée sur ces usages, paroles qui ne peuvent que faciliter la réduction des risques... Maxime, 31 ans, juriste, met en avant l'hypocrisie de la société qui ne traite pas au même niveau toutes les substances psychoactives, en condamnant certaines plus que d'autres... Pour finir, Sylvio, 30 ans, regrette les clichés et ne voit pas de sens à punir les consommations... Bien entendu, tant que la légitimité d'une prohibition sera ancrée dans les esprits, les usages de drogues illicites conserveront un aspect subversif voire immoral, qui attirera certains et éloignera d'autres... Les gouvernements successifs se positionneront toujours eux du côté de la bien-pensance et des représentations affichées de la majorité des électeurs...



A propos du rapport annuel de la Commission globale de politique en matière de drogues *La classification des substances psychoactives* *Lorsque la science n'est pas écoutée*

Chaque année la Commission globale de politique en matière de drogues (Global commission on drugs policy), qui réunit un certain nombre de personnalités de poids au niveau international, dont d'anciens chefs d'état, publie un rapport attendu qui éclaire l'échec des politiques



Extrait de l'article

« La division stricte entre substances légales et substances illégales est le fruit d'une longue histoire de domination culturelle et politique et non d'une évaluation scientifique des risques qu'ils font courir aux personnes qui les consomment et à la société dans son ensemble, ni du bien-être qu'en peuvent retirer celles et ceux qui en font un usage raisonnable. »

Extrait p.3

prohibitionnistes mais surtout fait des propositions constructives. Le rapport 2019 n'échappe pas à la règle et met surtout en avant la nécessité de construire des politiques de lutte contre le trafic et les mésusages de drogues sur des faits scientifiques concernant les substances et non pas sur les idées que l'on se fait de chacune d'entre elles, idées reçues, a priori, représentations toutes faites qui ont traversé les décennies parfois sans prendre une ride et qui dictent encore les classifications des produits au niveau international... Le rapport essaie de faire le point sur la situation des classements actuels des stupéfiants, fait des recommandations et propose des modifications en profondeur de ces listes, tableaux ou autres catégories. Malheureusement, même si ces listes étaient révisées, on peut craindre légitimement qu'elles continuent à stigmatiser certaines substances par rapport à d'autres et donc à faire le lit de réglementations qui oublient d'individualiser l'expérience de consommation quand il s'agit de son versant risques/dangers. A quand alors une classification pour le versant bénéfiques/satisfactions ? Pour le moment, seul le versant thérapeutique est pris en compte... Il est souvent difficile d'y voir clair dans les classifications et les statuts différents associés à chaque produit, ce qui engendre assez logiquement des incompréhensions chez les professionnels et les usagers en fonction de leur(s) produit(s) de prédilection. Toujours est-il que la prohibition, ou du moins le contrôle strict, reste malheureusement par défaut le statut qui s'applique à toutes les substances, sans comparer les risques encourus par leur usage avec ceux d'autres activités ou comportements sociétaux...

Le système de classement actuel repose sur la convention unique de 1961 (qui classe les stupéfiants), et sur celle de 1971 (qui classe les substances psychotropes). Huit tableaux (4 pour 1961 et 4 pour 1971) qui font la distinction entre les produits en fonction de leurs potentiels de

« Un système de classification sans stigmatisation et fondé sur les données scientifiquement établies serait susceptible d'influencer les personnes et de les orienter vers des choix plus responsables et moins nocifs. »

Extrait p.39

dépendance, d'abus, et d'utilité thérapeutique, mettant totalement de côté un ensemble de critères qui rend la problématique bien plus complexe que les classements le laissent entrevoir. Un troisième traité, celui de 1988, classe dans deux tableaux les précurseurs de ces substances psychoactives... S'agissant de décider quelle nouvelle substance peut rentrer dans la classification de ces drogues sous contrôle de l'ONU, le principe de précaution a souvent, si ce n'est toujours, tendance à s'appliquer, et la porte est grande ouverte. Faire sortir au contraire un produit d'un tableau semble toujours alors malvenu. Pour retirer la coca par exemple de la classification, la Bolivie a tout simplement décidé de s'exclure des traités pour n'y entrer à nouveau qu'à condition de faire une exception les concernant pour l'usage traditionnel de cette coca. Stratégie payante...

Toujours est-il que la Commission Globale défend l'idée d'un bon fonctionnement du système de classification pour atteindre des objectifs de santé publique, loin de toute idéologie. Le pragmatisme est de mise... Certains produits, comme les opioïdes, sont emblématiques de la difficulté de trouver l'équilibre entre la mission d'assurer l'accès aux médicaments contrôlés et celle de prévenir leur détournement. Beaucoup de pays sont en manque de disponibilité de médicaments essentiels pour traiter la douleur des patients... Bien entendu, ne cherchez pas dans les textes de ces traités internationaux une quelconque référence à des produits comme l'alcool ou le tabac, car ils sont exclus de toute classification. On préfère mettre en place ce que l'on appelle des conventions cadre qui ne donnent que les grandes lignes de la lutte antitabac ou anti-abus d'alcool. Libre aux états alors de décider des politiques de légalisation qui contrôleront leur production, leur distribution et leurs usages. Ce qui n'est pas plus mal en fin de compte, même si l'on peut regretter que ça ne



« A mesure qu'augmentera le nombre de pays prenant des mesures en ce sens (celui de la régulation légale des marchés non-médicaux), les tensions relatives aux traités s'intensifieront et les Etats seront contraints d'envisager des options pour concilier ces modifications de leurs politiques avec leurs obligations en vertu du droit international. »

Extrait p.35

s'applique pas à d'autres produits comme le cannabis ou autres drogues encore illégales... Bref!!

Quoiqu'il arrive, quand la politique internationale fait défaut dans la réalisation de ses objectifs, souvent irréalistes, certains états décident désormais de s'emparer des problématiques d'usage et de trafic, et construisent, souvent seuls dans leur coin, leur propre politique, plus adaptée à l'environnement et contexte local, et à sa population. Le mouvement lancé par les nouvelles législations outre-Atlantique, concernant du moins le cannabis, va sûrement faire des petits sur le vieux continent, à commencer par le Luxembourg par exemple qui devrait très prochainement légaliser le cannabis à usage récréatif... La complexité d'une expérience psychotrope, expérimentale, occasionnelle ou régulière, dans ce qu'elle engage chez l'individu en fonction du produit et du contexte, ne peut que légitimer des initiatives locales, au plus près du terrain, et loin de considérations de bureaucrates qui, même s'ils peuvent être de bonne foi et plein de bonnes intentions, sont souvent à côté de la plaque par manque de connaissance ou simplement par frilosité, l'un accompagnant souvent l'autre... Les témoignages qui concluent le rapport de la Commission Globale sont encore une fois là pour mettre en exergue les méfaits très concrets de la prohibition. Une mère de deux fils morts d'une overdose de Fentanyl ; une ex-usagère ; un psychiatre de renom, David Nutt ; un policier, un cultivateur... racontent comment l'exclusion sociale, l'obligation de soin, les obstacles à la recherche, la répression, l'éradication des cultures... ont condamné certains, ont stigmatisé d'autres, ont gêné l'expérimentation des chercheurs, ont engendré plus de violence dans le milieu des trafiquants, ou ont précarisé les agriculteurs... A bon entendeur salut !

The image features several dried, brown leaves with prominent vein structures, laid out on a white, textured fabric background. A semi-transparent circular overlay is centered on the image, containing text. The text is in a clean, sans-serif font, with the main title in bold and the subtitle in a lighter weight.

**EN
FAMILLE**

SÉRIE TÉLÉVISÉE
(ACTUALITÉ)



A PROPOS DE LA SÉRIE TÉLÉ DE IGOR GOTESMAN, DIFFUSÉE SUR NETFLIX : FAMILY BUSINESS

Quand la fiction télévisée décide de s'emparer d'un sujet d'actualité aussi complexe que la légalisation du cannabis, elle court le risque de prendre des raccourcis maladroits, et distribuer ici et là quelques poncifs censés sûrement encourager la comédie mais qui, quand il s'agit d'usages de drogues se repose souvent sur ses acquis. Heureusement les difficultés que rencontre le protagoniste, et son entourage, de cette série télévisée d'Igor Gotesman, même si les ficelles sont grosses, témoignent du chemin qui reste à parcourir en France avant qu'on en arrive à ce que la substance soit distribuée légalement dans l'hexagone...

Extrait

« Mon père il va être ministre de la santé et il va légaliser la beuh. Dans trois mois, il y a plein de petits coffee-shops qui pousseront dans Paris. Ça poussera comme des petits champignons. Ça va être un énorme business... .»
Clémentine.

A
PARTIR
DU

28
JUN

6
ÉPISODES

40
MINUTES

De la boucherie... à la "beuhcherie"

Joseph est destiné à reprendre la boucherie cachée familiale tenue par son père, Gérard, veuf depuis un an. Mais cette route toute tracée ne lui convient pas, et il s'échine depuis des années à essayer de trouver sa propre voie et monter son propre business loin de l'affaire de famille et surtout d'un père qui lui met la pression. Son fils sera boucher, un point c'est tout... Heureusement la fille de futur ministre de la santé, Clémentine, croise la route de Joseph et Olivier, son ami d'enfance, et lâche le morceau : pas de doute, le cannabis sera légalisé par son père



dans les trois mois qui suivront sa nomination, ce qui ouvrira la porte à un marché émergent et prometteur du cannabis récréatif. Joseph tient sa mine d'or : l'ouverture d'un coffee-shop ultrachic en plein coeur du Marais, quartier de Paris où se situe la boucherie familiale. Celle-ci bat de l'aile depuis quelques mois, et il s'agit donc de la transformer. Il ne reste plus qu'à placer le dossier de candidature de Joseph et de son complice Olivier en haut de la pile du ministre de la santé pro légalisation, mais aussi et surtout de convaincre Gérard, le père de famille, de l'opportunité d'une telle affaire...

La boucherie Hazan sera désormais la "beuhcherie" Hazan, jeu de mot pathétique trouvé par Joseph, dont le projet n'a l'air de convaincre dans l'immédiat que lui et son ami Olivier... Difficile de croire au début de cette première saison que le projet se réalisera tant les personnages de cette série sont présentés comme des bras cassés, surtout les hommes, et que l'on sait bien qu'entre un projet de légalisation et une légalisation effective, le fossé est immense dans ce vieux pays qui est le notre et qui avance à la vitesse d'un escargot sous sédatif quand il s'agit de nouvelles politiques des drogues. Joseph va, lui, bien plus vite que la musique, bien trop vite, car il ne veut pas laisser passer le train du cannabusiness. Il se positionne dès maintenant, tout excité à l'idée d'ouvrir son "cannabistrot"... Il semblerait en tout cas, que la formule de légalisation choisie par le ministre soit celle de l'implantation de boutiques privées d'achat et de consommation de cannabis, sur le modèle des coffee-shops hollandais. Mais il est important de savoir que, contrairement à ce que l'on pense souvent, les Pays-Bas n'ont pas légalisé le cannabis à "usage récréatif". Quand on parle de légalisation, on parle d'autorisation de production, de vente, de détention et d'usage. La vente et l'usage de cannabis dans les coffee-shops hollandais ne sont donc qu'une sorte de "tolérance". Aussi incohérent que cela puisse paraître, les produits qui y sont vendus n'ont pas le droit d'être produits... Allez savoir si Joseph est au courant de ces différentes formes de légalisation. Toujours est-il qu'il veut exploiter le filon, et sans perdre de temps en tergiversations...

Extrait

« - J'ai un remède...

- Oui, mais c'est pas bon pour vous cette drogue Mr Macias.

Si je peux me permettre.

- Cette drogue, comme vous dites, si elle n'existait pas, je serai aveugle à cause de mon glaucome. »

Enrico Macias à Gérard



Du pastrami à la “pastraweed”

Mais que venait-il faire dans cette galère ? Enrico Macias, le fameux chanteur, est approché, dans le restaurant où il a ses habitudes, par Joseph et Olivier qui le persuadent d’aller jouer l’influenceur auprès de Gérard, son fan absolu, et ce en contrepartie d’un pourcentage sur les bénéfices du futur business. La stratégie fonctionne plutôt bien, et après une soirée d’ivresse cannabique avec son idole lui présentant le produit comme son remède miracle, Gérard décide de se lancer dans l’affaire, persuadé d’être seul en cheville avec son désormais grand ami Enrico. Il décide de se rendre à Amsterdam, et avec son fils Joseph, qui le suit de près, enquête sur le produit qu’il veut connaître pour ne pas se lancer à l’aveugle. Tester le cannabis, en joint ou en space cake, fait partie de l’expérience. Comme le dit Gérard, avant de vendre de la viande, il faut la goûter, eh bien c’est pareil pour le cannabis. Il finit d’ailleurs par y prendre goût... Suite à un concours de circonstances, Aure, la soeur de Joseph, et leur grand-mère Ludmila, se retrouvent elles aussi à Amsterdam à acheter à une vieille connaissance hollandaise une centaine de boutures de cannabis à 100 euros pièce. 10 000 euros d’investissement qui sont censés se transformer en 2,5 millions d’euros dans trois mois, quand la production aura été menée à bien. Le lieu de culture est vite trouvé : une vieille ferme de famille perdue à la campagne... C’est la grand-mère, à la main verte, qui est chargée de cultiver, ce qu’elle appellera “la pastraweed” en référence, on l’aura compris, au pastrami vendu dans la boucherie. Son produit sera visiblement de grande qualité. La boutique en plein Marais n’a plus qu’à être transformée, non sans difficulté, en coffee-shop en attendant que le projet de loi de légalisation soit voté, puis mis en application. L’aide de Clémentine, est bien évidemment précieuse car c’est elle qui intercède auprès de son père pour mettre en avant le dossier de demande de licence...

Les Hazans travaillent désormais en famille, mais il devient compliqué pour eux de se projeter déjà sur la distribution à venir du produit quand un ensemble de contrariétés ou d’obstacles se

Extrait

Gérard : « Elle est extra ta pastraweed Ludmila. »

Aure : « J’ai pris une baffe et je suis très très loin. Elle est hyper puissante. »

Ludmila : « Et encore, elle a pas eu le temps de sécher complètement. »



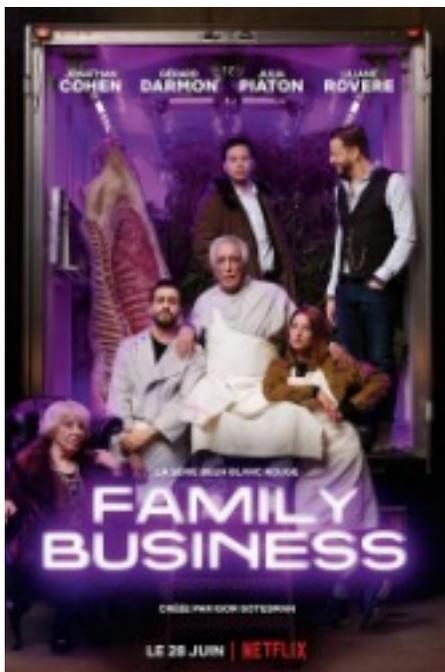
Extrait

« Le pognon, il est sale.
La beuh, elle a disparu.
Ma boucherie, elle est foutue.
Ca s'appelle un fiasco ça.»
Gérard

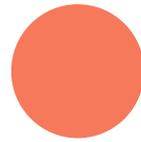
dressent sur leur chemin : un pas de tir de la gendarmerie qui s'installe sur le terrain limitrophe de la ferme, et avec qui des liens se créent ; un beau-frère à peine sorti de prison pour deal qui refait surface, prête 50 000 euros à Joseph et compte bien les récupérer avec 30% d'intérêts ; un gang mafieux d'Europe de l'Est encombrant et loin d'être conciliant ; une fille de ministre à l'humeur fragile qui a beaucoup d'exigences en contrepartie de son aide ; et enfin un ministre farceur dont les images de lui, volées en plein usage festif, et peu reluisantes, alimentent les polémiques sur les réseaux sociaux... Toujours est-il que nos personnages envisagent ce projet et cette perspective de revenus comme une échappatoire aux grosses contrariétés de vie qu'ils rencontrent en ce moment. Rien ne va plus, alors il faut que ça change. Ce business du cannabis est une chance qui se présente à eux...

Du projet à sa réalisation

Bien entendu, même si le sujet de la légalisation du cannabis "à usage thérapeutique" ou à "usage récréatif" est souvent débattu dans les médias, chez les professionnels du champ des addictions qui le plébiscitent, et même dans les rangs de la majorité présidentielle, et d'une partie de l'opposition, le gouvernement vient d'opposer à tout ce petit monde, pas si petit d'ailleurs, une fin de non-recevoir... La possibilité pour tout un chacun de se lancer dans le cannabusiness en France ne semble donc pas d'actualité, d'autant que les projets mis en avant ici et là tendent plutôt vers une prise en charge de la distribution du produit par l'état lui-même pour éviter que le secteur privé n'impose ses lois commerciales... En attendant qu'une reprise de contrôle de la vente de cette substance psychoactive soit effective, il est encore temps, et pourquoi pas par la fiction, de sensibiliser la population à la nécessité d'un changement de politique. Si un projet de loi pointe le bout de son nez, il devra être crédible et réaliste pour être compris et donc accepté et respecté par une population qui a depuis belle lurette discrédité la fameuse loi de 1970, loi qui a bien vieilli et mériterait plus qu'un dépoussiérage...



MAIS AUSSI



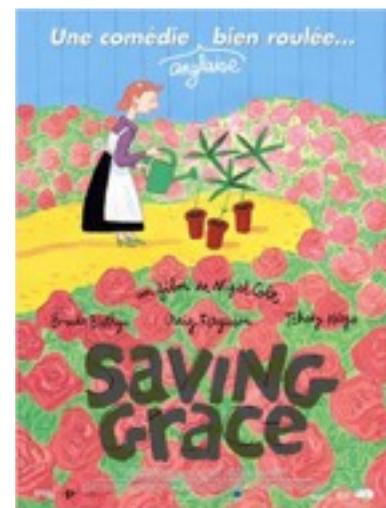
Five, un film de Igor Gotesman

Quand cinq jeunes amis décident de s'installer en colocation, rien n'annonce qu'ils vont finir par dealer du cannabis pour pouvoir payer le loyer. Et pourtant quand le plus aisé des cinq se voit couper les vivres par son père, il ne trouve rien de mieux que de se lancer dans le business du cannabis. Pour cela il devra faire avec des dealers de cité même s'il ne connaît pas leurs codes et modes de fonctionnement...



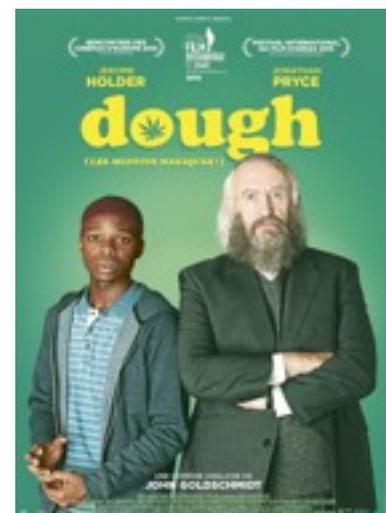
Saving Grace, un film de Nigel Cole

Grace, la cinquantaine et en graves difficultés financières à la mort de son époux, décide avec la complicité de son jardinier de faire pousser dans sa serre, jusque-là dédiée aux orchidées, de la marijuana. Mais après avoir réussi une récolte abondante, encore faut-il écouler la marchandise. Mais bien entendu, on ne s'improvise pas dealer du jour au lendemain...



Dough, un film de John Goldschmidt

Un vieux boulanger londonien embauche un jeune homme pour l'aider à la fabrication du pain. Mais le jeune apprenti, qui regrette de n'avoir plus le temps de dealer avec sa bande, décide de rajouter du cannabis dans les produits vendus à la boulangerie et ainsi booster les affaires. Le succès est bien plus important que prévu... (A voir aussi, sur le même thème, *Paulette*, un film de Jérôme Enrico)





**REVUE
DE
PRESSE**



Cette revue de presse relaie des articles, reportages ou dossiers journalistiques, et souhaite ainsi éclairer la réalité de la thématique des drogues et addictions, et ses représentations...



*A l'occasion de la publication dans Libération
d'un article de Emmanuel Fansten
Opioides : Nan Goldin vise le mécénat du Louvre*

Extrait de l'article

« Ce désastre sanitaire doit aussi nous interpeller sur la politique préventive que nous menons. Il démontre l'absurdité qu'il y a à criminaliser les usagers de drogue illicite alors qu'une des plus grosses crises sanitaires de l'histoire concerne une drogue licite. »
Fred Bladou, chargé de mission au sein de Aides

Le nom des Sacklers est identifié depuis deux trois décennies au mécénat artistique, mais il est bien possible que les prochaines années il ne le soit plus qu'au fameux médicament opioïde l'OxyContin fabriqué par la firme Purdue Pharma dont ils sont propriétaires. Ce médicament est très largement associé à la fameuse crise sanitaire que traversent les Etats-Unis... Le lundi 01 juillet, la célèbre photographe Nan Goldin se parait de noir pour stationner au milieu d'un des bassins qui entourent la pyramide du Louvre, et manifestait avec ses militants, en partenariat avec l'Association Aides, pour que le nom des Sacklers ne soit désormais plus associé à l'aile des antiquités orientales du plus grand musée parisien. L'artiste, ex-usagère du produit, n'en est pas à son coup d'essai, et n'est pas la seule à exprimer son engagement, puisque de précédentes manifestations publiques avaient été menées par exemple à New York ou à Stamford devant le siège de la firme productrice de l'OxyContin. Il est reproché à la famille Sackler d'avoir délibérément menti sur les risques d'un usage de leur opioïde et d'avoir poussé des médecins peu scrupuleux à délivrer des ordonnances à la va-vite, sans précaution et sans modération, rendant ainsi de nombreux usagers dépendants à la substance sans avoir été avertis des risques, bien au contraire... Il ne s'agit pas ici de condamner un produit dont l'efficacité analgésique n'est



pas en cause, mais simplement d'alerter sur les dangers d'un usage détourné non contrôlé qui invite à se fournir sur le marché illégal moins sécurisé quand au dosage de la molécule active. L'inquiétude est légitime et touche d'autres pays qui tentent alors de prévenir au mieux les usagers et éviter ainsi une épidémie d'overdoses. En France, tout récemment un collectif de professionnels a décidé, par voie de presse, d'alerter l'opinion et les pouvoirs publics... *(Voir tribune dans le JDD du 22 juin)*

Le plus imposant musée du monde n'est pas le seul bien entendu à avoir bénéficié de subventions privées, subventions qui représentent une part non négligeable des budgets de ces temples de l'art. Débaptiser l'aile Sackler du Louvre, celle du Metropolitan Museum of Art à New York ou celle de la Tate Modern à Londres par exemple, n'est techniquement et légalement pas impossible, mais ça ne semble pas la priorité de Musées un peu empruntés sur ces affaires-là, et qui préfèrent, dans l'immédiat du moins, simplement annoncer publiquement qu'ils renoncent à toute nouvelle donation de la part de donateurs aussi encombrants que les Sacklers... S'il ne s'agissait que de gêner le philanthropisme de cette famille-là, aucune chance qu'ils soient touchés au porte-monnaie, mais comme les vents sont décidément contraires, ils accompagnent des actions en justice de plus en plus nombreuses de citoyens ou de collectivités qui réclament alors des millions de dommages et intérêt pour le préjudice sanitaire subi. Cette fois-ci, ce n'est pas seulement la firme qui est poursuivie, mais bien ses propriétaires... Espérons seulement que les condamnations passées et à venir ne lanceront pas un mouvement de stigmatisation des usages et donc des usagers, pour le moment victimisés, mais qui risquent à terme, si la crise est contenue, d'être montrés du doigt pour une consommation considérée alors comme irresponsable...

Extrait de l'article

« Accusés de commercialiser son produit phare en toute connaissance de cause, les Sacklers sont aujourd'hui visés par plus de 1600 actions en justice dans 35 états américains. »

L'auteur de l'article,
Emmanuel Fansten



A l'occasion de la publication dans Santé Magazine d'un article de Caroline Franc et le Dr Olivier Phan Comment gérer un adolescent qui boit trop ?

Extrait de l'article

« Lors des fêtes, lieux de rencontre avec les autres par excellence, la consommation de drogues, en particulier d'alcool, permet de combattre une certaine timidité et de ne plus avoir peur d'aller vers l'autre. »
Dr Olivier Phan

Il est parfois difficile pour des parents de savoir comment réagir face à une alcoolisation massive de leur enfant, ou simplement de se positionner. Entre moralisation, répression, prévention et accompagnement, le coeur et la raison des parents oscillent facilement. Que cette consommation soit exceptionnelle, occasionnelle ou régulière, les parents ont parfois autant besoin d'être guidés que leurs enfants... Le docteur Olivier Phan pose ici la problématique et répond à un certain nombre de questions. Il fait déjà le constat d'une pratique que les Anglo-Saxons appellent le binge drinking, usage identifié en France comme une API (Alcoolisation ponctuelle intensive), intensive dans le sens qu'elle fait référence à un certain nombre de verres d'alcool bus en une seule occasion. Le chiffre de 5 est souvent évoqué, mais méfions-nous des chiffres qui, suivant les professionnels, mais aussi les pays, changent et, comme dans le cas des alcooliers qui proposent des niveaux en deçà desquels la consommation n'aurait aucun impact sanitaire, permettent surtout d'encourager les usages tant qu'ils ne dépassent pas cette fameuse limite. Bref!! Aucune raison quoiqu'il arrive bien entendu de culpabiliser ou de moraliser l'usage, quel qu'il soit d'ailleurs. C'est du moins ce que veut éviter Olivier Phan qui privilégie l'écoute et la compréhension à l'interdiction totale sans discussion possible. Ces valeurs d'écoute, de partage et de réflexion sont bien plus efficaces à long terme, et n'empêchent en rien l'expression verbale d'un mécontentement ou d'inquiétudes...



Extrait de l'article

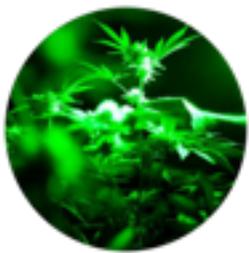
« Se transformer en policier n'aura qu'un effet à court terme. Ensuite, la seule volonté de l'ado sera de tenter d'échapper au joug parental. »
Dr Olivier Phan

Comprendre la consommation de son enfant, sans la réprimer ou la moraliser, c'est le premier pas vers une aide et un accompagnement qui peut faire consensus entre l'adulte et l'enfant. Il s'agit déjà de comprendre dans quel environnement, quel contexte et quelle stratégie s'inscrivent les adolescents. Ces API sont souvent pratiquées dans les fêtes entre adolescents, fêtes où les parents peuvent être absents. Les usages sont associés alors aux circonstances de la fête, elle-même associée à une émancipation, une quête de sensations, de rencontres et de partages entre pairs, mais aussi d'expérimentations sous le regard plus ou moins insistant, bien ou mal attentionné, de ces mêmes pairs... Les consommations d'alcool ou d'autres substances psychoactives, ont donc bel et bien une raison d'être. Les adolescents ne consomment pas sans raison, et ces raisons sont légitimes : désinhibition, exacerbation des sensations, anesthésies des contrariétés ou douleurs psychologiques du moment ou durables et profondes. Mais bien entendu les satisfactions recherchées sont à mettre en miroir des dangers encourus qui, dans le cas du binge drinking sont : le coma éthylique qui peut se solder dans le pire des cas par un arrêt cardiaque ; les comportements à risque ((conduite en état d'ivresse, agressivité, vulnérabilité sexuelle) ; une destruction, ou du moins une altération, de la e-réputation, sujet auquel sont d'ailleurs sensibles les adolescents ; et enfin les dommages cérébraux qu'il ne faut pas prendre à la légère surtout si les API sont régulières à un âge où le cerveau est encore en construction...

Reconnaître ces raisons d'une consommation, sans les dévaloriser, permet dans un premier temps d'entamer un dialogue souvent verrouillé par l'idée que se font les adolescents de la réaction potentielle de leurs parents. Après le dialogue, vient le temps de l'action, et c'est là que les choses parfois se compliquent... A partir de quel âge peut-on autoriser l'alcool ? Où mettre les limites sinon ?



Comment repérer le problème quand il y en a un ? Jusqu'où et comment faut-il superviser les soirées ? Comment accompagner son adolescent dans la connaissance des risques et mettre en place des stratégies d'évitement ou de réduction des risques qui soient à sa portée ? Vers qui se tourner pour une aide extérieure ? A toutes ces questions, le Dr. Olivier Phan répond avec l'expérience acquise auprès des adolescents, entre autres dans les Consultations Jeunes consommateurs. Ces adolescents ont des choses à vivre et à dire, et les postures autoritaires excessives, ou les jugements hâtifs sont souvent les malvenus, passé un certain âge. Ils n'ont un impact qu'à trop court terme nous dit Olivier Phan...



*A l'occasion de la publication dans **Le Monde**
d'un article de Anne-Aël Durand, Jérémie Baruch
et Pierre Breteau*
Faut-il légaliser le cannabis en France ?
Vingt arguments pour se forger une opinion

Ce sujet de la légalisation du cannabis en France est si souvent évoqué ces derniers temps qu'il va finir par faire croire à certains qu'il est au calendrier du gouvernement. Les bras s'élèvent et s'agitent de part et d'autre de l'échiquier politique, chez les professionnels et les médias, pour mettre en avant les enjeux d'une transformation des politiques des drogues, mais les paroles et écrits des uns et des autres peuvent vite se transformer en gloubi-boulga où tous les arguments pour ou contre se mélangent et se confondent parfois... Cet article, publié dans *Le Monde*, tente, tant bien que mal, de dessiner une vision claire de l'intérêt d'une telle légalisation, même si quelques approximations sont disséminées ici et là, comme celle par



Extrait de l'article

« En France, le débat ressurgit régulièrement. Il a jusque-là toujours été écarté d'un revers de main par les exécutifs qui se sont succédés. »

Les auteurs

exemple d'une loi de 1970 annoncée comme ayant été abrogée (malheureusement, que nenni !) ou assouplie avec une tendance à plus d'indulgence (malheureusement, que nenni ! Les dernières dispositions mettant en oeuvre la fameuse amende forfaitaire pour usage de stupéfiants ne faisant que s'ajouter aux sanctions déjà présentes dans la loi de 1970)... Le constat est tout de même établi dans cet article d'une contradiction flagrante entre une politique des plus répressive d'Europe, mais appliquée à une population toujours en tête des consommations de cannabis, même si la tendance est à la baisse. Ce premier argument plaide déjà en faveur d'un changement de paradigme puisqu'il fait le constat d'échec des politiques actuelles... A venir un petit tour des arguments mis en avant dans cet article, arguments en partie tirés du rapport publié le 20 juin par le Conseil d'Analyse Economique (CAE) en lien avec un premier ministre qui s'est empressé, malgré les propositions de légalisation du CAE, de marquer le coup en proclamant haut et fort qu'il n'est pas question que cette légalisation soit mise en place...

Quatre gros chapitres reprennent un ensemble d'arguments dont les développements sont à chercher dans les expériences actuelles concrètes de légalisation aux Etats-Unis, au Canada ou en Uruguay, ou dans les rapports pertinents publiés par la société civile... Le premier bloc d'arguments concerne le décalage entre le contenu de la loi et son application. Même si effectivement des aménagements ont été apportés à cette loi depuis 1970, et que les peines prononcées de nos jours ne sont pas stricto sensu celles indiquées dans le texte d'origine, elles n'en restent pas moins abondantes et incompréhensibles pour une population qui a donc décidé d'enfreindre une législation qu'elle trouve injuste et inadaptée, du moins concernant une substance comme le cannabis, substance illicite de loin la plus consommée. Quand une loi a perdu de sa crédibilité et n'est plus du tout respectée, il est alors



Extrait de l'article

« En France, dans certaines villes, le trafic de cannabis exaspère les habitants, au point que certains appellent à sa légalisation. »

Les auteurs

temps que les députés s'en emparent et la remettent en cause. C'est de leur responsabilité si l'on veut que la loi reflète les préoccupations de la population... Le deuxième bloc met lui en avant une pénalisation (Nous devrions plutôt dire une prohibition), qui alimente le trafic. Attention de bien faire la différence, ce que ne fait pas assez l'article, entre une légalisation qui effectivement sortira un produit des mains des organisations criminelles, et une dépénalisation qui, si elle a l'avantage de laisser tranquille les usagers, ne changera rien à la bonne marche du trafic. Une chose est sûre, la prohibition encourage la vente illégale qui engendre une délinquance et une criminalité qui ne peut pas faire du bien à l'entourage et à l'environnement des acteurs du trafic qui peuvent d'ailleurs eux aussi être victimes d'un système ultra-capitaliste... Le troisième bloc essaie, lui, d'expliquer à quel point une prohibition ne peut être compatible avec une amélioration de la santé des usagers confrontés alors à un produit non contrôlé donc potentiellement plus toxique. De plus, elle éloigne inévitablement les consommateurs d'une démarche d'accompagnement et de soin... Le dernier bloc met enfin en avant les intérêts financiers d'une légalisation qui, d'une part réduirait les coûts de la répression et de la lutte contre le trafic, et d'autre part, par l'intermédiaire des taxes prélevées à différents niveaux de la chaîne d'approvisionnement et de distribution, serait à même de financer par exemple, à la hauteur qu'elles méritent, la prévention et la réduction des risques et des dommages... Tous ces arguments, succinctement présentés ici, sont posés sur la table depuis bien longtemps mais n'ont que peu d'échos chez les gouvernements successifs. Seule leur d'espoir : l'expérimentation acceptée par le gouvernement actuel de la mise en place d'une possible prescription de cannabis à usage thérapeutique avec un protocole bien encadré. On avance à si petit pas que l'on risque de se marcher sur les pieds...



CITÉ DOPAMINE

07
FICTION

CITÉ DOPAMINE #07

FICTION

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON
01

ÉPISODE

#07

« On attend avec impatience de savoir ce qu'ils nous réservent. »

Un nouveau produit en circulation, sorti tout droit des laboratoires officiels du gouvernement, ça crée forcément l'événement. On s'agite en coulisse. On attend avec impatience de savoir ce qu'ils nous réservent. Le scoop est accordé au journal officiel mais à personne d'autre. On fera avec. Pas de possibilité pour le futur usager d'en savoir beaucoup plus à l'avance, de se renseigner suffisamment avant, d'analyser, de peser le pour et le contre, de préparer un semblant de prévention et de réduction des risques. Tant pis. Et attention aux fuites des laboratoires, aux rumeurs qui enflent, souvent vite démenties par les premières expérimentations. C'est le jour même de la mise sur le marché que l'on pourra se faire une idée précise de ce qui nous attend. Le produit sort à grand renfort de publicité négative du gouvernement

« Facile à distribuer de la main à la main, facile à consommer, et à un prix défiant toute concurrence. »

qui veut se donner bonne conscience, et ne surtout pas dévoiler ses intentions cachées... Le dernier produit en date est un hallucinogène qui a la particularité de créer la même hallucination pour tous les consommateurs, quel que soit leur état psychique et physique du moment. On aura tous droit aux mêmes images et faudra s'y faire sans avoir l'air surpris si l'on tient à être discret, vous allez comprendre... Quand tu consommes du *lyser**, tous ceux qui t'entourent ont alors l'apparence d'un lapin blanc branché, de taille humaine, se tenant sur ses grandes pattes de derrière, oreilles au vent, déblatérant des obscénités qui feraient rougir les plus timides et rire les adolescents. Curieusement, ce lapin tu auras très envie de le serrer fort contre toi, va savoir pourquoi, et plus si affinité, on aura compris de quoi il s'agit... Le produit se présente sous forme liquide dans une bille translucide qui fond dans la bouche quand on l'ingère. Facile à distribuer de la main à la main, facile à consommer, et à un prix défiant toute concurrence. Belles parties de jambes en l'air en perspective, si la consommation devait être collective, on se jetterait les uns sur les autres sans pudeur, à même les trottoirs d'une Cité qui est prête à tout encaisser, au point où elle en est il est encore temps de prendre du plaisir en le faisant savoir haut et fort... On a mis de côté les risques de contaminations, en cas de rapports non protégés, pour privilégier une tentative d'élévation de la natalité, en baisse ces derniers temps. Le désavantage du *lyser*, au regard des intentions du gouvernement, c'est qu'il augmente la libido sans perte de contrôle des corps et des esprits qui restent particulièrement raisonnables et mettent à exécution, de sang-froid et sans animosité, leurs désirs. En résumé, on se jette les uns sur les autres sans effusion d'émotions exacerbées, en toute conscience, avec juste ce qu'il faut de désinhibition pour mettre de côté les formules de politesse. Le désir de protection pour éviter les contaminations ou les grossesses est donc augmenté, mais à l'inverse la prise du produit exacerbe un consentement plus facile à obtenir, avec le risque qu'il soit biaisé, ce qui ne manquera pas d'engendrer un certain nombre de controverses, n'en doutons pas... Suis bien curieux Messieurs Dames de connaître le nombre

* Le *lyser* est une drogue de fiction.

« On a inversé l'ordre des valeurs toxiques, et c'est le tabac qui a perdu dans cette affaire. »

d'oreilles qui vont s'agiter ces prochains jours, et je ferai sûrement partie de ceux qui auront bien envie de rentrer en contact charnel avec le premier venu pour peu qu'il ait de longues oreilles. En attendant je promène ma solitude de l'autre côté de la Cité, celui où les hommes vont seuls sans perspective de rencontre d'un autre type...

Dans ce coin de la Cité, on a vite fait par contre de tomber nez à nez avec les vendeurs de beedies à la sauvette, regroupés à chaque coin de rue et sifflotant un air de pas-vu-pas-pris. Ils te promettent des éclairs au fond du crâne car leurs beedies, ces cigarettes indiennes coniques, sont chargés aux cailloux de crack. Le reste c'est du tabac, et ils peuvent en prendre pour cher s'ils se font choper. On a inversé l'ordre des valeurs toxiques, et c'est le tabac qui a perdu dans cette affaire. Il est prohibé depuis quelques années maintenant, on sentait que ça allait arriver, tandis que le crack s'est offert un retour en grâce sous forme de free-base consommé avec frénésie par des membres d'un gouvernement qui voulait alors pouvoir chasser le dragon sans être en infraction avec la loi... Depuis que la coke est légale, c'est le tabac que les dealers valorisent dans le produit, tabac qui, lui, met le consommateur dans l'illégalité. La culture de cette plante, encore massive dans la Cité il n'y a pas si longtemps, a fait place à des cultures bien plus résiduelles et discrètes mais bien plus rémunératrices à l'hectare. La désormais relative rareté du produit crée le manque et la préciosité, et fait grimper la demande et les prix. On n'achète pas toujours ces beedies pour les effets psychoactifs, mais par snobisme ou esprit de subversion. La coke qu'ils contiennent est souvent de mauvaise qualité, car rarement achetée sur le marché officiel. La légalisation, même si elle a tout de même bien miné le marché noir, ne l'a bien entendu pas totalement asséché... Certains Beedies ne sont même pas fumés, mais conservés précieusement comme produits "collectors". Des siècles de consommation d'un produit constamment présent dans le paysage, ne s'effacent pas du jour au lendemain. La nostalgie prend le dessus, et les collectionneurs de vieux paquets de cigarette par exemple font leur beurre en revendant au compte-

« Je me tiens debout devant la fenêtre et observe le balai des vendeurs de beedies qui ont l'allure de dandys du siècle passé... »

gouttes et au prix fort un emballage coloré et imagé qui rappelle le temps où le paquet “neutre“, avec ses coloris et ses messages visuels de prévention, ne dissuadait que les enfants... Je me tiens debout devant la fenêtre et observe le balai des vendeurs de beedies qui ont l'allure de dandys du siècle passé, haranguant discrètement le passant avec quelques bruitages caractéristiques en déclinaison de Bi ou Di pour faire comprendre assez vite qu'ils ont de la marchandise à échanger contre quelques billets. Le prix du bidi est variable, vendu à l'unité ou en paquet de cinq ou de dix, conditionnés dans des petits sacs en jute flanqués du signe distinctif du gang qui est en charge de la vente. Les couleurs sont variées et indiquent la teneur en crack au centigramme près. Pour ma part je valorise Messieurs Dames, les rouges et jaunes avec, en logo, une étoile contenant un dragon qui crache du feu. Je tire deux trois lattés dessus et les conditionne, à peine entamés donc, dans des sachets cellophane fermés et sous vide placés dans un coffre-fort caché derrière une bouche d'aération tapie derrière un meuble de salon imposant et suffisamment crade pour qu'il ne donne pas envie de le déplacer. Je garde mes “précieux“ le temps que les prix des beedies usagés sur le dark market s'envolent et que je puisse les revendre avec une marge conséquente. On n'est jamais mieux servi que par soi-même...

Thibault de Vivies



www.revuedopamine.fr

contact :

thibault.devivies@drogbox.fr